

REBEL REBEL

18^{ES} JOURNÉES CINÉMATOGRAPHIQUES DIONYSIENNES
CINÉMA L'ÉCRAN SAINT-DENIS
7-13 FÉVRIER 2018



WWW.DIONYSIENNES.ORG

LE CINÉMA À L'ŒUVRE EN SEINE-SAINT-DENIS

Le Département de la Seine-Saint-Denis est engagé en faveur du cinéma et de l'audiovisuel de création à travers une politique dynamique qui fait de l'œuvre et de sa transmission une priorité.

Cette politique prend appui sur un réseau actif de partenaires et s'articule autour de plusieurs axes :

- le soutien à la création cinématographique et audiovisuelle,
- la priorité donnée à la mise en œuvre d'actions d'éducation à l'image,
- la diffusion d'un cinéma de qualité dans le cadre de festivals et de rencontres en direction des publics de la Seine-Saint-Denis,
- le soutien et l'animation du réseau des salles de cinéma,
- la valorisation du patrimoine cinématographique en Seine-Saint-Denis,
- l'accueil de tournages par l'intermédiaire d'une Commission départementale du film.

Les Journées cinématographiques dionysiennes s'inscrivent dans ce large dispositif de soutien et de promotion du cinéma.



éditos

Après une édition 2017 consacrée au pouvoir de faire rire en questionnant la société, les 18^{es} Journées cinématographiques dionysiennes s'intéressent cette année aux rebelles dans le cinéma.

Se rebeller, c'est refuser un monde injuste. C'est aussi créer, se rassembler et inventer. C'est tout le sens de ces journées du cinéma L'Écran. À côté d'une programmation riche de nombreux films engagés, des rencontres, propices à la réflexion collective, seront organisées en présence de cinéastes, d'artistes et de représentants de la société civile.

L'alliance de la rébellion avec le cinéma, miroir par excellence de la vie humaine, est presque naturelle. Car

le septième art se prête à toutes les rébellions. Qu'il soit documentaire ou fictionnel, le cinéma donne à voir à tous et par irruption le monde qui nous entoure dans ses limites et ses paradoxes, que nous avons tant de mal à dénoncer au quotidien.

En ces temps troublés, ce festival nous suggère que nous avons plus que jamais besoin de nous rebeller, pour imaginer ensemble les contours de la société de demain.

Je lui souhaite un beau succès et j'espère que les Dionysiennes et Dionysiens seront nombreux à s'y retrouver.

LAURENT RUSSIER, MAIRE DE SAINT-DENIS

Quelle belle promesse de cinéma que de proposer comme thématique pour ces 18^{es} Journées cinématographiques dionysiennes la figure des rebelles au cinéma ! En effet, le rebelle a plusieurs visages, qui se déploient dans de nombreux films. Ainsi, le marginal, le militant politique, le révolté, le voyou peuplent chaque instant de l'histoire du cinéma, avec comme point commun leur liberté d'esprit. Une liberté qui s'exprime de différentes manières : le combat collectif pour changer la société (Mai 1968 par exemple dont c'est l'anniversaire cette année), ou individuel pour vivre un idéal qui s'oppose aux règles établies.

La riche programmation du festival a pour ambition d'illustrer et de questionner la rébellion à travers des personnages de cinéma de fiction ou de documentaire mais également des cinéastes eux-mêmes qui, par leur parti pris esthétique, leur mode de production, font eux-mêmes figure de rebelle. Mais elle devrait également rappeler la capacité du cinéma et des arts en général à interpeller le spectateur, à l'interroger et générer ainsi des émotions, des réflexions, et à participer à la construction d'une pensée.

Larry Clark, cinéaste rebelle qui met en scène en jouant sur tous les écarts à la norme des personnages marginaux, invité d'honneur de cette nouvelle édition du festival, illustre parfaitement cette thématique. La présence du cinéaste et la présentation de ses derniers films inédits constituent assurément un événement !

Après « Censures » en 2016 et « Hahaha » en 2017, les Journées cinématographiques dionysiennes poursuivent donc leur réflexion sur le monde et la diversité qui le compose, et promettent d'offrir aux spectateurs, que j'espère nombreux, des pistes pour mieux comprendre de la société contemporaine.

Le Département de la Seine-Saint-Denis est heureux de soutenir, cette année encore, cette manifestation. Avec Mériem Derkaoui, vice-présidente du Conseil départemental chargée de la culture, je vous souhaite à toutes et à tous un bon et joyeux festival.

STÉPHANE TROUSSEL
PRÉSIDENT DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL
DE LA SEINE-SAINT-DENIS

REBEL REBEL

Les raisons de ne plus accepter l'état actuel du monde et son évolution catastrophique sont tellement nombreuses qu'en faire la liste tournerait vite à la litanie. Creusement des injustices sociales, dégradation progressive de notre environnement, course en avant au profit, tel est notre monde contemporain.

Face à ce réel éloquent, se pencher sur la figure du rebelle, celui qui s'oppose, celui qui refuse, celui qui conteste, celui qui crache au visage de la société, nous semblait plus nécessaire que jamais. C'est pourquoi nos 18^{es} Journées cinématographiques dionysiennes, mettent en avant les différents visages de la rébellion au cinéma : rebelle sauvage, poète, provocateur, cynique, sans cause, rebelle malgré lui, rebelle marginal, libertaire, politique, autant de personnages incarnant la désobéissance comme victoire sur soi et contre le conformisme généralisé et l'inertie du monde.

Le cinéaste et photographe Larry Clark est notre invité d'honneur, lui qui s'intéresse depuis toujours aux laissés-pour-compte et à la dérive de la jeunesse, entre sexe,

drogue et alcool. Il sera présent avec une rétrospective de ses films. Le réalisateur punk F.J. Ossang a choisi la figure de Joe Strummer, leader charismatique des Clash, comme sujet de sa carte blanche.

Hommages inattendus à Mai 1968, une visite de Jean-Pierre Mocky version polar, une leçon de cinéma par Tony Gatlif, une performance de cinéma rebelle par Lech Kowalski avec les salariés en lutte de GM&S et le groupe Low Society, ainsi qu'une clôture en musique avec un concert du groupe de punk blues Thisisnotrevolt, composé des acteurs du film *Wassup Rockers* de Larry Clark : autant d'occasions d'approcher par le cinéma cette brûlante urgence qu'est la rébellion.

Se révolter face à ce monde qui ne tourne pas rond est une affirmation d'humanité, c'est cette étincelle que notre festival veut tenter de faire briller, au moins l'espace d'une semaine.

BORIS SPIRE,
DIRECTEUR DE L'ÉCRAN

OÙ SONT PASSÉS **LES REBELLES** — par F.J. Ossang

REBELLE Adj. TURBULENTUS

Les Rebelles – SEDITIOSI

RATIONIS IMPATIENS – Rebelle à la Raison

RÉBELLION Seditio / Seditiosis

A contrario : REBELLIS, les Révoltés

REBELLE : qui ne reconnaît pas l'autorité légitime, se révolte contre elle.

Syn. Insurgé, réfractaire, opposé.

Révolte – Insurrection – Insubordination

Au-delà de la convention publicitaire du Rebelle dans la culture spectaculaire pop,

la question offensive demeure ce qui mène encore le cinématographe à tel jardin

où les sentiers bifurquent – brusquement

après lesquels nous sommes en mouvement, levés, dressés, à l'écoute – enlevés,

emportés *contre*, à *rebours* de la Marche du Monde —

I BRING NOT PEACE, BUT A SWORD,

dirait WS Burroughs.

QUI – et OÙ EST L'ENNEMI !

« Un gentleman n'essaie pas de se faire connaître, et laisse cela aux petits égoïstes parvenus » HP Lovecraft

Voyons voir qui sont les gentlemen du Chaos – et puisque notre monde approche de son terme, n'hésitons pas à confondre les temps et les genres du cinéma.

HOT TRAMP I LOVE YOU SO ! David Bowie

Cherchons les êtres cinématographiques, filmmakers ou acteurs qui dérogent à la règle du sens commun, de l'usure, de la souplesse d'usage, pour atteindre à une irrégularité qui nous apparaît désormais supérieure – classique et débordante, malgré eux. Le cinéma ne doit

pas être sérieux – et s'il est conformiste, il l'est souvent moins que d'autres arts. Il est convenu, régi par des conventions, mais déborde naturellement du cadre empesé des sociétés. C'est une bête, il n'a de sexe que la guerre avec le réel. Il est instinctivement dégénéré, et relève d'instinct du rêve – qui ordonne, et subvertit. Quand tout le reste nous transborde sur le versant de l'idéologie, le KINO urge et trafique les sentiments, les constrictions, les continents –

(jeunesse)

L'air n'est rien sauf un toxique – positif/négatif et nous autres, seuls au monde, marchons dans le noir, courant des salles obscures, coupables, impénitentes où trouver un soir le film qui DÉCLENCHÉ –

« Rebel Rebel, tu déchires ta Robe / Rebel Rebel, ton visage est un gâchis / Rebel Rebel, comment pourraient-ils savoir ? » David Bowie

Utopie individuelle, ou dystopie collective

Le cinéma ne tolère la Rébellion

qu'autant qu'elle ressort d'une convention.

ON N'A JAMAIS DE REPOS QU'AVEC LES CHOSES IRRÉPARABLES Guy Debord

Instinctivement chacun sait que l'on arrive en bout de piste, en fin de cycle, notre monde s'arrête — mais cette chimère de fin de l'histoire est un leurre : même l'enfer paraît un songe.

La machine tourne à vide, chacun se mire dans la vacuité sans fond de son propre narcissisme catastrophé.

Où sont passés les Rebelles ?

– comme Lizzy Mercier Descloux sut chanter :

Où Sont Passées Les Gazelles ?

QUI QUOI fait sécession sédition coupe-circuit !

Le cinématographe demeure encore cette machine à déborder le songe où l'on s'abîme, s'éloigne, à prendre Distance et Vitesse hors de soi – à sortir de ses gonds, produire organiquement et intuitivement une CRITIQUE de notre propre songe arrêté

Machine où soudain rien ne nous attache plus, mais voyage — immobile dans le PRODIGE, et qui nous catapulte hors de nos propres contingences

Aussi loin que je me souviens
une stupeur m'est tombée dessus face au monde,
terrifiée, paralysante,
et de plus en plus fréquemment après l'adolescence,
que le cinéma seul put éteindre —
si bien qu'il fallut faire effraction dans l'informe,
prendre distance (prendre congé dirait Dominique de Roux) – dans l'Espace, le temps social, et jusque dans
ma personnalité démentie,

pour reprendre SOURCE —
que je brise, casse, choque et suscite les malentendus
pour rebondir Ailleurs qu'en moi-même,
sans n'avoir rien à justifier devant ce monde
qui m'étrangle

Devant tout au Cinématographe, ils finirent par affirmer :
NOUS SOMMES L'ENNEMI — BIEN ENTENDU !

Serait-ce être REBELLE, le fait de briser presque tout ce
qui nous est destiné, pour approcher à l'envers l'INCONNU
avec une extrême douceur

Le cinéma, le cinéma donc nous déporte —
absolument !
C'est ainsi que le Kino m'apprit à écrire envers
et contre tous

Où sont les REBELLES dans ce Big Data HUMANIFIÉ-1 ?

Pourquoi de grands films FAUX nous parlent-ils de façon
si impérieuse
quand les films vrais nous reconduisent à la misère !
Dignité, Vanité d'Esclaves ?

Dans ce café du soir qui se transforme – à mesure que
les heures passent – en RESTAURANT de RÉPLI-
CANTS... Nous vîmes le jour se coucher et la nuit abor-
der le rivage des buildings – faire luire les phares auto-
mobiles sur le marbre des trottoirs. La Guerre venait de
commencer.

Sans doute faut-il oublier les rebelles pour mieux les
apercevoir dans les films.
Il s'agit simplement d'être qui vivent – se cabrent,
déjouent l'Empire des forces de mort – de destitution
de la Réalité.
Ils voient le RÉEL plus qu'ils n'en rêvent,
et ne cessent plus d'en démorde

Bien sûr il y a les rebelles du discours des apparences,
ET il y a ceux qui enfoncent l'accélérateur à mort, explo-
sent les vitres de la déréalisation, en tirant sur les zom-
bies qui les cernent —

Ou en emportant cette femme si étrange que l'on n'en
revient pas de l'avoir rencontrée
Un soir de nuit bouchée
Par la brume sur le port —
Au petit jour de la pleine lune.

L'on regrettera toujours que le Cinéma n'ait laissé
Antonin Artaud ni WS Burroughs
réaliser leurs propres films.

Artaud a raison sur presque tout. À 90 ans de là je relis
ses prophéties, et c'est exactement vrai : le cinéma exige
des situations exceptionnelles !
« Mais l'appel des éclairages sidéraux, même monté au
plus haut de la tour, ne vaut pas l'espace d'une cuisse
de femme » Antonin Artaud

Et Burroughs !

Le cinéma est un puissant toxique, un psychotrope quand il marche, contre le Blah-Blah cucul narratif des images cartographiant notre cancer mental – quand il marche et fait feu de tout bois !

« Nous sommes les chats de l'intérieur. Nous sommes les chats qui ne peuvent pas marcher seuls, et il n'y a pour nous qu'un seul endroit. Marcher seul pour nous. »
WSB

WS Burroughs serait le cinéaste essentiel de l'âge sonore si le Contrôle avait su goûter au dépassement dialectique d'Eisenstein. On imagine son aurore intégrale à peine on glisse dans la collection de ses archives sonores, la contemplation du film *Towers Open Fire* ou l'inventaire des *Derniers Mots de Dutch Schultz*.

Hiéroglyphes du son, *Livres des Morts* en images, pentecôte des langues, symphonie de l'horreur conduite après son égarement jusqu'à des cieux que ne foulent ces vanités calculées du désir ni les pas en fonte de Babel. Tout reprendre au *Tabou* de Murnau, et puis ascendre vers les Mayas, Céline et Trakl, le Romantisme allemand et le Jérôme Bosch de la Quantité finale...

REBEL REBEL — Au Cinéma comme dans le monde réel, le rebelle n'a pas d'avenir. Mais il arrive qu'il brille d'une lueur fugitive d'où naissent des billions de poussières d'étoiles. Les observer pour foncer VOIR dans le futur.

« commence ! tu dois tout savoir tu dois t'emparer du pouvoir ! » Brecht

La Conquête de l'INUTILE nous fait tant défaut qu'elle s'avère plus nécessaire pour déjouer les FATUITÉS utilitaires — Nous vîmes le jour se coucher et la nuit aborder le rivage des buildings — faire luire les phares automobiles sur le marbre des trottoirs. J'aimais ce monde. La Guerre venait de commencer. Et c'était Nous l'ENNEMI !

ON POURRA DIRE QU'ON L'A VU S'EFFONDRE
CE MONDE —

Sortie brutale d'un EFFONDREMENT-TECHNIQUE, au sens où Philip K Dick redoutait l'invasion d'une technique où le monde régresse, dévolue à mesure qu'on le segmente en sections de réalités isolées — où tout se dissocie et périlite.

Je crois que la véritable fin de toute civilisation survient à la mort des derniers excentriques.

WS Burroughs

Larry Clark, un rebelle au Paradis



THE SMELL OF US

Les *kids* tels qu'ils apparurent en 1995 dans le film de Larry Clark étaient une bande désœuvrée en baggy, traînant leurs planches de skate dans un New York caniculaire. Ils n'avaient pas plus de cause à défendre que leurs ancêtres des années 1950 lançant leurs voitures vers les précipices. Le cerveau grillé par la colle et MTV, ils cognaient sur tout ce qu'ils pouvaient : la ville, les autres *kids*, les Blancs, les Noirs, les homos, les adultes, le monde entier. Cette adolescence, matière hautement inflammable, n'était pas faite pour atteindre l'âge adulte et la mort déjà rôdait dans leur sang. Larry Clark, qui révéla le nihilisme de cette jeunesse, est bien le Nicholas Ray de notre temps : sa rébellion est d'abord tragique et mélancolique. Sur les garçons et filles des skateparks de New York, il retrouvait les hématomes des gosses paumés de sa ville natale. Dans un noir et blanc plombé, il avait photographié leur existence ravagée par l'ennui et la drogue dans le chef-d'œuvre *Tulsa* (1971), qui inspira autant Martin Scorsese que Gus Van Sant et Harmony Korine. Les adolescents traversent toute l'œuvre de Larry Clark, ils sont son unique sujet et son ivresse. Depuis Pasolini on ne les avait jamais filmés

ainsi, naissant des mondes perdus de l'Amérique comme autrefois des faubourgs de Rome. Comme chez le cinéaste des *ragazzi*, l'adolescence chez Larry Clark est un creuset de mythes primitifs. Dans *Kids*, une âme ancienne habite Telly, le skateur à la voix de vieillard qui ne peut consommer que des vierges et les contamine : un vampire, l'image même de l'ange déchu.

Dans *Another Day in Paradise* (1999), ce sont ces récits américains d'initiations sauvages où les pères sont toujours des ogres. Dans *Bully* (2001), c'est la tragédie shakespearienne rejouée sur la musique d'Eminem dans les marais des *suburbs* de L.A. On aurait tort pourtant de ne voir en lui que le cinéaste provocateur des monstres adolescents. Si Clark combat les images admises d'Hollywood et de la télévision, brave les censures et choisit l'exil, c'est toujours en quête de la beauté. Les frères Velasquez de *Wassup Rockers* (2005), skateurs punks latinos, portent bien leur nom : avec leurs peaux brunes et leurs tignasses folles, ils semblent venir de la cour d'Espagne. Lukas Ionesco dans *The Smell of Us* (2015), avec ses boucles dorées, est un ange de Raphaël. Dans *Ken Park* (2002), lors de l'orgie où, loin des adultes,



WASSUP ROCKERS

l'utopie est réalisée, la jeune fille se glisse une fleur dans les cheveux et c'est un Gauguin qui apparaît. C'est cela que la caméra de Clark veut capturer en fouillant ces peaux, cette *smell* indéfinissable qu'ils n'exhalent que pendant quelques courtes années: « l'or de leurs corps », qui est comme le souvenir persistant d'un Paradis perdu.

STÉPHANE DU MESNILDOT

HCE Galerie expose des **photos de Jonathan Velasquez et Larry Clark** du 6 au 20 février 2018

HCE Galerie et la galerie Rue Antoine s'associent pour présenter un ensemble d'œuvres photographiques de Larry Clark et Jonathan Velasquez, « découvert » par le cinéaste un 4 juillet 2003 à Los Angeles. Devenu sa muse et l'un de ses acteurs fétiches, Jonathan s'est formé à la photographie à ses côtés et capte, Leica monochrome à la main, un univers qui croise celui du maître tout en s'en émancipant, dans un troublant jeu de miroirs.

vendredi 9 février à 18:00

Vernissage de l'exposition et signature des photos.

mardi 13 février à 19:00 Séance de tatouage

à partir de dessins de Larry Clark, avec Laurent Derobert, mathématicien et poète. Sur inscription à la galerie.

mardi 6 février

20:00 écran 1 /15

Soirée d'ouverture en présence de **Larry Clark**
ANOTHER DAY IN PARADISE de Larry Clark

vendredi 9 février

18:45 écran 1 /28

Séance suivie d'une rencontre avec **Larry Clark**,
animée par **Stéphane du Mesnildot**
BULLY de Larry Clark

21:30 écran 1 /28

Séance présentée par **Larry Clark**
et **Stéphane du Mesnildot**
KIDS de Larry Clark

samedi 10 février

12:30 écran 2 /31

Séance présentée par **Stéphane du Mesnildot**
TEENAGE CAVEMAN de Larry Clark inédit

14:00 écran 1 /31

Séance présentée par **Stéphane du Mesnildot**
KEN PARK de Larry Clark et Edward Lachman

dimanche 11 février

18:15 écran 1 /42

Séance suivie d'une rencontre avec **Larry Clark**,
animée par **Stéphane du Mesnildot**
MARFA GIRL de Larry Clark inédit

21:00 écran 1 /42

Séance présentée par **Larry Clark**
et **Stéphane du Mesnildot**, première mondiale
MARFA GIRL 2 de Larry Clark

lundi 12 février

19:00 écran 1 /46

Master class **Larry Clark**,
animée par **Stéphane du Mesnildot**

21:00 écran 1 /46

Séance présentée par **Larry Clark**,
Pierre-Paul Puljiz et **Stéphane du Mesnildot**,
première mondiale **THE SMELL OF US**
(DIRECTOR'S CUT) de Larry Clark

mardi 13 février

21:00 écran 1 /52

Soirée de clôture en présence de **Larry Clark**,
Jonathan Velasquez et **Eddie Velasquez**,
suivie du concert de **Thisisnotrevolt**
WASSUP ROCKERS de Larry Clark

Jean-Pierre Mocky

un anar, des polars



Jean-Pierre Mocky est un drôle de cinéaste marginal : il ne s'intéresse qu'à l'imaginaire majoritaire (celui d'un Français moyen et souvent médiocre – et en cela il est le cinéaste français le plus dénué de snobisme), alors même que ses films ne jouent que sur des particularismes. Dès 1959 il réalise une série de films potaches, faisant tourner à l'aigre divers sujets de société choisis pour viser large (le divorce ou l'influence de la télévision, dans *Les Compagnons de la marguerite*, 1967, et *La Grande lessive*, 1968) tout en proposant des solutions aussi invraisemblables qu'efficaces (en l'occurrence, falsifier les registres d'état civil et barbouiller les antennes de télévision d'une potion magnétique). Ces films inventifs, vulgaires et franchement comiques sont menés par la trépidation joyeuse d'une panoplie d'acteurs dont le point commun est d'être excessivement expressifs, c'est-à-dire capables de rendre avec précision les pires caricatures. Ce qui donne

parfois à ses films, leur découpage, leurs dialogues et leur postsynchronisation un étrange ton bressonien qui modélise les individus, observe avec acuité et une certaine distanciation.

À partir de 1968, la fenêtre de Mai, libertaire, excessive et agressive, passionnée Mocky qui va faire partie de ces comités de cinéastes entendant repenser les modes de production cinématographique (ils interrompent le festival de Cannes). Devant leur institutionnalisation, leur porosité à la politique, Mocky les abandonne vite. Et c'est sur le terreau d'une désillusion grandissante que se développe une série de films noirs (*Solo*, 1970, et *L'Albatros*, 1971, pour commencer) qui constitueront l'autre grande partie de son œuvre. Au comique gratuit et grinçant, Mocky, orientant différemment sa même ligne brutale, substitue un climat lugubre et fataliste. Il délaisse les petits groupes comiquement mal fagotés de ses premiers films pour assumer lui-même



UN LINCEUL N'A PAS DE POCES

Distribution S.N. PRODIS

GLF Implants, montres VISA 5951

des personnages de solitaires incorruptibles, machos, peu amènes mais passionnés, dépris de toute inscription politique et surtout sacrifiés par un système solidement corrompu. Difficile de dire si ces « polars rebelles » sont menés par un véritable idéal : la caricature ne favorisant pas les causes réalistes et ciblées (les hommes politiques, toutes tendances confondues, y sont basement compromis, ploutocrates, hypocrites, meurtriers et violeurs d'enfants), elle fait plutôt éclore une pulsion de vie jouisseuse et avide de mouvement. Cette liberté de Mocky qui « prend tout sur lui » s'incarne principalement dans le choix des décors traversés, toujours nombreux, variés, étonnants et évocateurs, rarement revus : comme s'il ne fallait jamais qu'un film repasse sur ses traces, que ce qui se ferme dans l'archétype du personnage (ce barrage à toute psychologie) s'ouvre grand dans le panorama.

PIERRE EUGÈNE

mercredi 7 février

18:30 écran 1/18

Séance présentée par **Serge Bozon**,
suivie d'une rencontre

avec **Jean-Pierre Mocky**

LA MACHINE À DÉCOUDRE

de Jean-Pierre Mocky

21:00 écran 1/18

Séance présentée par **Jean-Pierre Mocky**

UN LINCEUL N'A PAS DE POCES

de Jean-Pierre Mocky

samedi 10 février

16:00 écran 1/33

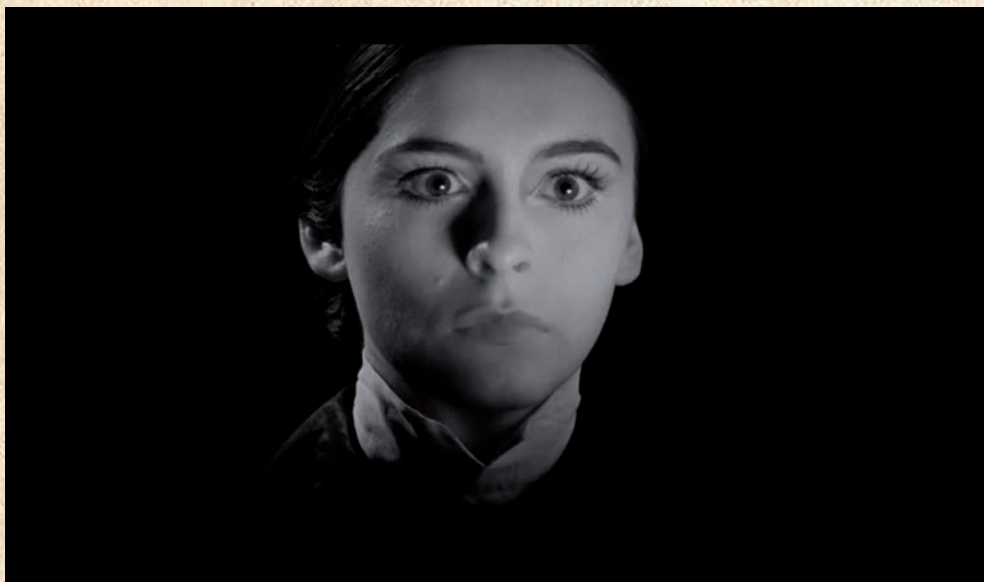
Séance suivie d'une rencontre
avec **Jean-Pierre Mocky**

SOLO de Jean-Pierre Mocky

18:00 écran 1/33

Séance présentée par **Jean-Pierre Mocky**

L'ALBATROS de Jean-Pierre Mocky



9 DOIGTS

F.J. Ossang l'Homme argentique

L'épopée Ossang traverse trois âges à l'origine des partitions dialectiques de son cinématographe. 1975, les premiers anti-poèmes instillent le poison dans la machine. 1977-1980, fondation de la revue *Cée* et deux groupes : D.D.P. (De la Destruction Pure) puis M.K.B. (Messageros Killers Boys Fraction Provisoire), qui inventent le noise & roll. 1982, le coup de foudre pour l'argentique le ramène au culte de la lumière.

Pétrie des ruines d'un monde vidé de tout espoir de Grand Soir, l'œuvre bâtie sur le chaos ne se crée pas pour autant *ex nihilo*. Ossang a grandi avec les légendes babyloniennes, le cycle arthurien, le romantisme allemand, les avant-gardes russes et polonaises, les poètes du Grand Jeu, la *Beat Generation*, Rimbaud, Cravan, Céline, Artaud, de

Roux, Claude Pélieu... Forgé par les punks et la musique industrielle, le cinéma muet, de genre, les films de propagande, il reprend le flambeau des combattants du Désastre, recherche le désordre pour mieux le conjurer, « accomplir le programme » préconisé par Guy Debord.

Soustraits à toute continuité narrative, les films peuvent se suivre comme un album de rock & roll, par fragments dont le retentissement participe à graver les formules. Des réseaux souterrains invitent à la dérive, à l'évasion. Chaque plan constitue, sans la médiation des autres, une œuvre à part entière ; la pellicule foudroyée de lumière sublime paysages et visages tout en répercutant l'apocalypse.

Fidèle aux élans de jeunesse, le Messagero n'a jamais vacillé. Neuf

albums, vingt livres, dix films – cinq courts, cinq longs – poursuivent la mission augurée par Ettore de *L'Affaire des divisions Morituri* (1985). Il demeure un des rares artistes français à avoir tout à la fois adopté la démarche du *point de vue documenté* chère à Jean Vigo, et traduit l'éclair de vitalité d'une génération exsangue qui, appliquant à la lettre le programme *Live Fast Die Young*¹, savait qu'elle ne survivrait pas longtemps. « Juste une histoire de vitesse, de mélanges et de contradictoires... »²

MICHÈLE COLLERY

1. Le groupe punk californien Circle Jerks reprend le slogan comme titre d'un morceau en 1981.

2. F.J. Ossang, in *Hiver sur les continents cernés* – Archives Ossang, Volume 1, Revue *Cée* 1977-1979. Le Feu Sacré, Lyon, 2012, p. 86

JOE STRUMMER, ACTION !

Joe Strummer fut le compagnon de route de ce qu'on appela le Cinéma Indépendant. Nous fûmes instantanément amis, tant nous avait taraudé la même ambition – faire le *Golpe* du rock'n roll, et puis sauter dans le Kino !

Sa disparition en décembre 2002 nous a laissés dans ce vide congélatoire où se reconnaît la fin des siècles – l'aube longue d'une jeunesse étanche à la mort.

Ma chance fut de le croiser à un moment où il était EN ATTENTE – en arrêt face à un monde à SAISIR. Joe Strummer avait un absolu minimum de préjugés, et ne demandait qu'à « tenter l'expérience ».

Il a réalisé un très beau film muet, *Hell W10* (1983), qui l'a découragé de poursuivre – à tort, ou pas. Il a démarré comme acteur avec The Clash dans *La Valse des pantins* (1982) de Scorsese, dont l'unique scène fut presque intégralement coupée au montage – avant que son amitié avec Alex Cox ne mène à *Straight to Hell* (1986) – pour qui il composa aussi la sublime musique du film *Walker* (1987) – et dont Joe Strummer resta fier jusqu'à la fin de sa vie comme d'aucun autre intermède aux Clash, à l'exception de The Mescaleros. Il y eut aussi *Candy Mountain* (1987) de Robert Frank, photographe de l'incunable *The Americans*, et réalisateur de *Pull My Daisy* (1959) en direct de la Beat Generation. *Mystery Train* (1989) de Jim Jarmusch où l'existentiel et le merveilleux s'associent au culte d'Elvis « the genius » Presley de Memphis au Japon, avec en portier de nuit l'effarant Screamin' Jay Hawkins. Puis il y eut sa saisissante apparition en chanteur de rues dans *J'ai engagé un tueur* (1990) d'Aki Kaurismäki – qui irradie le film et déteint sur la mélancolie contrariée de Jean-Pierre Léaud. Et enfin *Docteur Chance* (1989) dont je ne saurais décrire le péril de tournage, ni la présence MAGIQUE de Joe Strummer. Sans lui et le désert d'Atacama, l'élévation vers le Silence après le rêve actif et l'accident – il manqua y avoir des morts sur ce film – n'aurait eu lieu ! *Docteur Chance* fut compliqué plus que difficile, tant la personnalité de Joe Strummer avait le don chimique d'un CORPS SIMPLE à qui rien n'est étranger – pour qui Tout est Possible ! JOE STRUMMER est un GÉNIE. *Goin' Up to the Spirit in the Sky!*

F.J. OSSANG,

22 DÉCEMBRE 2002 / 23 DÉCEMBRE 2017

mercredi 7 février

16:30 écran 2 /17

J'AI ENGAGÉ UN TUEUR d'Aki Kaurismäki

18:45 écran 2 /19

Séance présentée par **F.J. Ossang**

CANDY MOUNTAIN

de Robert Frank et Rudy Wurlitzer

21:00 écran 2 /19

Séance suivie d'une rencontre avec **F.J. Ossang**

DOCTEUR CHANCE de F.J. Ossang

samedi 10 février

10:00 écran 2 /30

RUDE BOY de Jack Hazan et David Mingay

dimanche 11 février

10:00 écran 2 /38

MYSTERY TRAIN de Jim Jarmusch

18:15 écran 2 /41

Séance présentée par **F.J. Ossang**

HELL W10 de Joe Strummer

STRAIGHT TO HELL RETURNS d'Alex Cox inédit

21:00 écran 2 /42

Séance suivie d'une rencontre avec **F.J. Ossang,**

Lionel Tua et **Elvire**, animée par **Michèle Collety**

avant-première **9 DOIGTS** de F.J. Ossang



F.J. OSSANG ET JOE STRUMMER, PHOTO DE PATEAU DE DOCTEUR CHANCE

1^{er} décembre 1992 – Les communautés s'engagent
de Lionel Soukaz et Mark Anguenot-Franchequin /34

9 Doigts de F.J. Ossang /42

À la mémoire du rock de François Reichenbach /26

À tout casser de John Berry /26

Actua 1 de Philippe Garrel, Serge Bard et Patrick Deval /51

Albatros (L') de Jean-Pierre Mocky /33

Allemagne en automne (L') segment de
Rainer Werner Fassbinder /20

Angela: Portrait of a Revolutionary de Yolande du Luart /32

Anges sauvages (Les) de Roger Corman /45

Another Day In Paradise de Larry Clark /15

Aventures de Robin des Bois (Les) de Michael Curtiz
et William Keighley /16

Avoir vingt ans dans les Aurès de René Vautier /24

Baal de Volker Schlöndorff /20

Bartleby de Maurice Ronet /49

Beat Street de Stan Lathan /22

Belles Manières (Les) de Jean-Claude Guiguet /49

Bully de Larry Clark /28

Candy Mountain de Robert Frank et Rudy Wurlitzer /19

Chanson politique de Colette Magny (La) d'Yves-Marie Mahé /23

Ciné-tracts Collectif /51

Docteur Chance de F.J. Ossang /19

Équipée sauvage (L') de László Benedek /44

Gadjo Dilo de Tony Gatlif /25

Garçons sauvages (Les) de Bertrand Mandico /46

Genet parle d'Angela Davis de Carole Roussopoulos /32

Greatest (The) de Tom Gries /30

Grève à la gare de Lyon du Collectif ARC /51

Hell W10 de Joe Strummer /41

Hope Factory (The) de Natalia Meschaninova /27

Invasion Los Angeles de John Carpenter /15

J'ai engagé un tueur d'Aki Kaurismäki /17

Journal mural de Bernard Eisenschitz et Jean Narboni /51

Jusqu'au bout de la nuit de Gérard Blain /39

Katia et le crocodile de Vera Plívová-Šimková /40

Ken Park de Larry Clark et Edward Lachman /31

Kids de Larry Clark /28

L'heure de la libération a sonné de Heiny Srour /27

La vengeance est à moi de Shohei Imamura /44

Lumière noire de Med Hondo /40

Machine à découdre (La) de Jean-Pierre Mocky /18

Marfa Girl de Larry Clark /42

Marfa Girl 2 de Larry Clark /42

Mystery Train de Jim Jarmusch /38

Paris, mai 1968 de Charles Matton et Hedy Khalifat /51

Petite Vera (La) de Vassili Pitchoul /48

Point limite zéro de Richard C. Sarafian /24

Prolétaires de la mer (Les) de François-Marie Ribadeau,
Roger Louis et Robert Higgins /21

Rebelle (Le) de Gérard Blain /39

Rebelle (Le) de King Vidor /48

Reprise du travail aux usines Wonder (La) de Pierre Bonneau,
Liane Estiez-Willemont et Jacques Willemont /21

Respiration profonde de Parviz Shahbazi /41

Robin des Bois de Wolfgang Reitherman /16

Rude Boy de Jack Hazan et David Mingay /30

Santa Muerte, Vierge des oubliés de Pierre-Paul Puljiz /50

Seuls sont les indomptés de David Miller /20

Singing Sheikh (The) de Heiny Srour /27

Slam, ce qui nous brûle de Pascal Tessaud /22

Smell of Us (The) (Director's Cut) de Larry Clark /46

Sochaux, 11 juin 1968 de Bruno Muel et le Groupe Medvedkine
de Sochaux /21, 51

Solo de Jean-Pierre Mocky /33

Spartacus de Stanley Kubrick /38

Straight to Hell Returns d'Alex Cox /41

Stray Cat Rock: Beat '71 de Toshiya Fujita /37

Stray Cat Rock: Delinquent Girl Boss de Yasuharu Hasebe /36

Stray Cat Rock: Machine Animal de Yasuharu Hasebe /37

Stray Cat Rock: Sex Hunter de Yasuharu Hasebe /37

Stray Cat Rock: Wild Jumbo de Toshiya Fujita /36

Tabou de F.W. Murnau et Robert Flaherty /17

Teenage Caveman de Larry Clark /31

Travolta et moi de Patricia Mazuy /45

Un linceul n'a pas de poches de Jean-Pierre Mocky /18

Un roi à New York de Charles Chaplin /23

Vengeance de Johnnie To /26

Wassup Rockers de Larry Clark /52



ANOTHER DAY IN PARADISE

mardi 6 février

écran 1 20:00
sur invitation

Soirée d'ouverture

en présence de **Larry Clark**

ANOTHER DAY IN PARADISE

de **Larry Clark**

États-Unis/1998/couleur/1h41/VOSTF/35 mm/int. — 16 ans
d'après le roman éponyme d'Eddie Little
avec James Woods, Melanie Griffith, Vincent Kartheiser,
Natasha Gregson

Le Midwest, aux États-Unis, au début des années 1970. Bobbie, un adolescent à la dérive, vit de petits larcins. C'est alors qu'il rencontre Mel, truand et dealer charismatique qui le persuade de voir plus grand. Avec Sid, son amie, et Rosie, la copine de Bobbie, Mel met au point un gros coup.

« Le cinéaste choisit le point de vue le plus juste, au cœur du tourbillon qu'il a lui-même fait naître, émerveillé lui aussi, un gage énorme de croyance, loin de toute posture moralisatrice surplombante — en grand photographe, Larry Clark possède une morale du regard dont la proximité, comme une identification alternativement pétulante et souffrante, est la condition essentielle. Il filme des personnages libérés, et cela suffit amplement à faire du début de son film l'un des plus spontanément prenants (au sens où il saisit le spectateur et son imaginaire pour ne plus les lâcher), presque des plus dansants, de ces derniers mois. »

ERWAN HIGUINEN, CAHIERS DU CINÉMA N° 536, JUIN 1999

mercredi 7 février

écran 2 09:30

Séance présentée par **Dork Zabunyan**,
professeur en cinéma à l'Université Paris 8

INVASION LOS ANGELES

THEY LIVE

de **John Carpenter**

États-Unis/1988/couleur/1h34/VOSTF/DCP
d'après la nouvelle *Les Fascinateurs* de Ray Nelson
avec Roddy Piper, Keith David, Meg Foster

Errant dans Los Angeles à la recherche d'un travail, John Nada, ouvrier au chômage, découvre un étonnant trafic de lunettes. Une fois posées sur le nez, elles permettent de détecter d'épouvantables extraterrestres décidés à prendre le contrôle de la planète.

« Dans *Invasion Los Angeles*, John Carpenter prend à la lettre l'ostracisme frappant les pauvres dans une économie ultralibérale, et il le renverse : les extraterrestres, ce ne sont pas les pauvres, et autres marginaux ou sans-abri, mais au contraire les décideurs politiques, et autres profiteurs économiques, qui transforment les défavorisés en exclus, et les êtres humains en esclaves : "*Qu'il s'agisse des conservateurs ou de certains producteurs, les aliens d'Invasion Los Angeles représentent de façon plus générale une forme de capitalisme sauvage et jusqu'au-boutiste que je déteste. Un capitalisme que l'on retrouve aujourd'hui à tous les niveaux de la société et qui nie finalement l'individu*" (John Carpenter). »

HÉLÈNE FRAPPAT, *INVASION LOS ANGELES DE JOHN CARPENTER*, PARIS,
CAHIERS DU CINÉMA/STUDIO CANAL, 2003



LES AVENTURES DE ROBIN DES BOIS

mercredi 7 février

écran 1 14:00
le petit tarif

à partir de 6 ans
(film proposé en séances scolaires pendant le festival)

ROBIN DES BOIS

ROBIN HOOD

de Wolfgang Reitherman

États-Unis/1973/couleur/1h23/VF/DCP

Au Moyen Âge, en Angleterre au royaume des animaux, règne le prince Jean qui a usurpé la couronne de son frère le bon roi Richard Cœur de Lion, parti aux croisades. Alors que le prince cherche à s'emparer de toutes les richesses du royaume, Robin vole de son côté les riches, pour donner leurs biens aux pauvres.

« Reitherman, qui fut longtemps animateur, de *Pinocchio* à *La Belle au bois dormant*, puis coréalisateur, a poussé le studio vers un rajeunissement qui s'affirmait déjà dans *Les 101 Dalmatiens*, où chaque animal, échappant au stéréotype, gardait sa personnalité individuelle, et où le décor se passait du sacro-saint relief pour s'inspirer de l'imagerie anglaise. [...] Sous Disney, il dut encore réprimer ses velléités modernistes dans *Le Livre de la jungle* et *Les Aristochats*, qu'il dirigea avec les habituelles concessions à la farce. Et le voilà réalisateur-producteur de *Robin*. Le style, moins collectif, moins hybride, est plus racé, plus personnel. Le générique fait défiler les personnages différenciés selon le style yougoslave, le plus moderne d'aujourd'hui. »

ROBERT BENAYOUN, *LE POINT*, 28 OCTOBRE 1974

mercredi 7 février

écran 2 14:15
le petit tarif

à partir de 7 ans (film proposé en journées collèges et lycées pendant le festival)

LES AVENTURES DE ROBIN DES BOIS

THE ADVENTURES OF ROBIN HOOD

de Michael Curtiz et William Keighley

États-Unis/1938/couleur/1h42/VF/DCP

avec Errol Flynn, Olivia de Havilland, Basil Rathbone, Claude Rains

Parti pour les croisades, le roi Richard Cœur de Lion est fait prisonnier par Léopold d'Autriche qui demande une rançon. Plutôt que de payer, le prince Jean, frère du roi, s'installe sur le trône d'Angleterre. Robin de Locksley, archer de grande valeur, refuse de reconnaître l'usurpateur et organise dans la forêt la résistance pour sauver son roi.

« Si Robin et ses compagnons symbolisent le bien, les moyens qu'ils emploient pour atteindre leur but — prendre, chez les Normands, l'argent nécessaire pour acquitter la rançon de Richard — s'avèrent, au nom de la morale courante, assez peu orthodoxes. Et c'est ce qui, dans *Les Aventures de Robin des Bois*, reste le plus réjouissant, qui oppose moins la loyauté des uns à la trahison des autres que l'intelligence à la stupidité, et l'adresse à la balourdise. [...] Nous réjouissons dès lors ce souci de l'action héroïque et provocatrice, cet envol des sentiments élémentaires et nécessaires, ce recours à la fable, à son discours et à son enchantement. Par la seule vertu du cinéma, Robin des Bois a bien, après tout, mérité de la légende. »

TRISTAN RENAUD, *CINÉMA* N° 230, FÉVRIER 1978

mercredi 7 février

écran 1 16:00

TABOU

TABU: A STORY OF THE SOUTH SEAS de F.W. Murnau et Robert Flaherty

États-Unis/1931/noir et blanc/1h26/VOSTF/DCP
avec Anne Chevalier, Matahi, Hiti

Sur l'île de Bora-Bora, un pêcheur de perles s'éprend d'une jeune fille vouée à être sacrifiée.

« Chez Murnau c'est au cœur même de l'indifférence que la tragédie va s'installer. Regardez de quel plan il va faire usage : le plus anodin de tous, le plan américain. [...] C'est sournoisement que Murnau opère. Une horreur sans nom guette dans l'ombre derrière ces personnages tranquilles, installée dans un coin du cadre comme un chasseur guettant sa proie. Tout ici est marqué du sceau du pressentiment, toute tranquillité est menacée par avance, sa destruction inscrite dans les lignes de ces cadrages si clairs faits pour le bonheur et l'apaisement. Et voici, je crois, la clef de toute l'œuvre de Murnau, cette fatalité cachée derrière les éléments les plus anodins du cadre ; cette présence diffuse d'un irrémédiable qui va ronger et corrompre chaque image comme elle va sourdre derrière chacune des phrases d'un Kafka. »

ALEXANDRE ASTRUC, CAHIERS DU CINÉMA N° 18, DÉCEMBRE 1952



TABOU

mercredi 7 février

écran 2 16:30

J'AI ENGAGÉ UN TUEUR I HIRED A CONTRACT KILLER d'Aki Kaurismäki

Finlande-Suède-Grande-Bretagne-France/1990/
couleur/1h20/VOSTF/35 mm
avec Jean-Pierre Léaud, Margi Clarke, Kenneth Colley, Joe Strummer

À Londres, de nos jours. Depuis qu'il a perdu son travail, Henri Boulanger n'a qu'une idée en tête : mourir. Ses nombreuses tentatives de suicide échouent cependant lamentablement. Pour en finir une bonne fois pour toutes, il décide d'engager un tueur.

« Le ton détaché sur lequel le cinéaste aligne les constats affligés, les clins d'œil complices et la *romance fleurie* entre son pitoyable héros et une petite marchande de roses est un étonnant accélérateur de particules. En quatre-vingts minutes chrono, la vie, l'amour, la mort, le grand cinéma, les petits bars et le beau blues trouvent un chantre stylé, qui émeut et fait sourire du même geste précis. Sur son calamiteux castelet peinturluré de couleurs franchement tristes, autour de Léaud impeccable figure de la nouvelle vague, passent le bel apache de *Casque d'or*, Reggiani, le rocker Joe Strummer déjà vu chez Jarmusch, acolyte notoire de Kaurismäki, les malfrats philosophes de chez Mackendrick et la petite marchande d'allumettes de Renoir. »

JEAN-MICHEL FRODON, LE MONDE, 10 JANVIER 1991



J'AI ENGAGÉ UN TUEUR



LA MACHINE À DÉCOUDRE

mercredi 7 février

écran 1 18:30

Séance présentée par **Serge Bozon**, réalisateur,
suivie d'une rencontre avec **Jean-Pierre Mocky**

LA MACHINE À DÉCOUDRE de Jean-Pierre Mocky

France/1985/couleur/1h28/35 mm
d'après le roman éponyme de Gil Brewer
avec Jean-Pierre Mocky, Patricia Barzyk,
Peter Semmler, Françoise Michaud

Ralph Enger connaît bien la guerre, il l'a faite et bien faite jusqu'à en perdre la raison. Aujourd'hui il n'a plus qu'un seul but : construire un hôpital pour les enfants victimes de toutes les guerres. Sa rencontre avec Steff Muller, qui cherche à tout prix de l'argent pour sa femme sur le point d'accoucher, va entraîner Ralph dans une quête sanglante et désespérée.

« Ce qui frappe d'abord, dans le dernier Mocky, c'est le son. On le savait déjà, mais cela n'a jamais été aussi évident qu'ici. Mocky est le seul cinéaste à faire des films français doublés en français. J'entends par là des films dont la postsynchronisation est revendiquée, et ce avec une insolence qui confine au scandale. [...] Chez Godard, comme chez Mocky, le son ne trouve pas sa source dans l'image, il est hors champ, et il y vit sa vie. Et si *La Machine à découper* est, comme tous les films de Mocky, un authentique film d'horreur, cela tient pour beaucoup à son territoire sonore caché, où viennent résonner les truismes que Mocky se plaît à prêter à ses pantins. »

HERVÉ LE ROUX, *CAHIERS DU CINÉMA* N° 382, AVRIL 1986

mercredi 7 février

écran 1 21:00

Séance présentée par **Jean-Pierre Mocky**

UN LINCEUL N'A PAS DE POCHE de Jean-Pierre Mocky

France/1974/couleur/2h05/35 mm
d'après le roman éponyme d'Horace Mac Coy
avec Jean-Pierre Mocky, Jean Carmet, Michel Constantin,
Michel Galabru, Sylvia Kristel, Jean-Pierre Marielle,
Michel Serrault, Myriam Mézières

Lorsqu'il implique la responsabilité d'un fils à papa dans un accident de la route, Michel Dolannes voit son article censuré. Furieux, il quitte son journal et fonde un nouvel hebdomadaire destiné à révéler les scandales que la grande presse dissimule.

« Le goût du grotesque du cinéaste y croise son romantisme anar. *Un linceul n'a pas de poche* s'inspire d'un roman d'Horace Mac Coy pour dénoncer les magouilles politico-journalistiques déclenchées par un fait divers dans une ville de province. Loin des fictions de gauche réalisées à la même époque, Mocky n'a pas la prétention de faire un film-dossier mais choisit le ton de la farce grinçante et dresse un tableau au vitriol de la France giscardienne. Amoureux des seconds couteaux et des monstres sacrés du cinéma français, Mocky s'entoure d'une armada de comédiens du terroir. Par sa longueur, sa noirceur et son ambition, *Un linceul* détonne un peu dans la carrière de Mocky. C'est son chef-d'œuvre maudit. »

OLIVIER PÈRE, *LES INROCKUPTIBLES* N° 460, DU 22 AU 28 SEPTEMBRE 2004

mercredi 7 février

écran 2 21:00

Séance suivie d'une rencontre avec F.J. Ossang

mercredi 7 février

écran 2 18:45

Séance présentée par F.J. Ossang

CANDY MOUNTAIN

de Robert Frank et Rudy Wurlitzer

Canada-France-Suisse/1987/couleur/1h30/VOSTF/35 mm
avec Kevin J. O'Connor, Tom Waits, Bulle Ogier, Joe Strummer

Rêvant de devenir une rock star, Julius part à la recherche d'Elmore Silk, dont les guitares sont devenues inestimables depuis qu'il a fui New York pour préserver son intégrité d'artiste. Son périple se déroule au rythme de chansons, à travers les cultures américaine et canadienne.

« Ce film de Robert Frank – photographe de grande réputation – et de son scénariste Rudy Wurlitzer est un miracle d'équilibre, d'harmonie et de simplicité inspirée. Renouant avec le genre *road movie* très en vogue à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix, le film développe ses motifs au gré du voyage, des aléas de la route et des diverses rencontres de New York jusqu'à Halifax en Nouvelle-Écosse où s'est exilé, solitaire et magnifique de détachement serein, notre moderne Stradivarius. Un charme, une émotion très fine naissent au fil du temps et des kilomètres parcourus, à travers les visages – Bulle Ogier est extraordinaire de pudeur et de fragilité blessée – et les intempéries. »

JEAN-CLAUDE GUIGUET, *ÉTUDES* N° 368, AVRIL 1988

DOCTEUR CHANCE de F.J. Ossang

France-Chili/1997/couleur/1h37/DCP/int. – 12 ans
avec Pedro Hestnes, Elvire, Féodor Atkine, Marisa Paredes, Joe Strummer

Angstel attend Zelda devant un cinéma où l'on projette *L'Aurore* de Murnau – mais Zelda ne vient pas. Il voit alors sa dernière chance s'évanouir. Tout lui devient insupportable – ses amours ratées, son talent littéraire gâché, et la conviction d'être devenu étranger à lui-même et au monde... C'est alors qu'il croise Ancetta, danseuse au *Wasted*.

« Ossang possède un culte de l'instant qui le fait devancer son équipe. Il faut tourner vite, il faut foncer. On oublie les dialogues, seule compte l'attitude. Ce sont d'ailleurs les consignes qu'il donne à Joe Strummer, qui ne parle pas français : "Ne t'occupe pas des mots. Si tu en oublies ou si des phrases t'échappent, ce n'est pas grave. Ce qui importe, c'est ta présence." [...] Quand Strummer, ex-Clash et acteur occasionnel pour Jarmusch et Kaurismäki, investit le plan, il le fait de manière spontanée, avec une espèce d'énergie rentrée et de détermination butée. Un simple panoramique sur Strummer conduisant sa voiture permet de comprendre qu'il possède une prestance extraordinaire. Sans effort apparent, il trouve tout de suite l'attitude qui sied au rôle. Nul doute qu'à l'écran, il habitera le plan. »

THOMAS CANTALOUBE, *CAHIERS DU CINÉMA* N° 509, JANVIER 1997

DOCTEUR CHANCE





BAAL

jeudi **8** février

écran **1** 16:00

SEULS SONT LES INDOMPTÉS LONELY ARE THE BRAVE

de David Miller

États-Unis/1961/noir et blanc/1h47/VOSTF/35 mm
d'après le roman d'Edward Abbey *The Brave Cowboy*,
adapté par Dalton Trumbo
avec Kirk Douglas, Gena Rowlands, Walter Matthau

Au Nouveau-Mexique, Jack Burns, authentique cowboy perdu dans notre monde moderne, retourne volontairement en prison pour aider son ami Paul à s'échapper. Mais comme celui-ci a décidé de purger sa peine jusqu'au bout, Jack s'évade tout seul et se retrouve poursuivi par le shérif Johnson.

« "Blacklisté" au premier chef pendant la période du mac-carthysme, Trumbo était l'homme idéal pour bâtir cette histoire d'homme qui lutte pour sauver sa liberté et son idéal. Le fait qu'il s'agisse en même temps d'un chant du cygne du western ne gâte rien : Kirk Douglas et Walter Matthau font merveille dans ce mélange d'attitudes clichés et d'ironie souterraine qui dévoile leur lucidité. Jolie surprise, par ailleurs, que de voir ou revoir une Gena Rowlands si jeune, dont nous est plus familier le visage déjà mûr qu'a si souvent filmé Cassavetes. *Seuls sont les indomptés* est un film remarquable de franchise dans son discours comme dans sa forme, et ce pourrait être une belle leçon de talent et de simplicité pour beaucoup de productions américaines actuelles. »

JACQUELINE NACACHE, *IMAGE ET SON* – LA REVUE DU CINÉMA N° 484, JUILLET 1992

jeudi **8** février

écran **2** 16:15

L'ALLEMAGNE EN AUTOMNE DEUTSCHLAND IM HERBST

segment de Rainer Werner Fassbinder

République fédérale d'Allemagne/1977/couleur/26"/VOSTF/numérique
avec Rainer Werner Fassbinder, Armin Meier, Lilo Pempeit

Cette œuvre collective tente de saisir à chaud le climat politique en 1977, juste après l'enlèvement et l'assassinat de Hans-Martin Schleyer, le « patron des patrons » allemands, suivis des « suicides » de trois membres du groupe Baader-Meinhof en prison.

BAAL de Volker Schlöndorff

République fédérale d'Allemagne/1970/couleur/1h27/VOSTF/DCP
d'après la pièce de théâtre éponyme de Bertolt Brecht
avec Rainer Werner Fassbinder, Hanna Schygulla, Margarethe von Trotta

Le jeune poète et anarchiste Baal erre à travers les forêts et le long des autoroutes. Son appétit pour la vie, l'amour et l'alcool le mène d'expériences sexuelles multiples en aventures dangereuses.

« *Baal* est devenu avec le temps ce que sans doute il voulait être : le document-fétiche d'une époque, l'Allemagne des années soixante-soixante-dix, et de son poète maudit Rainer Werner Fassbinder, dans le rôle-titre. Le poète Baal proclame son désespoir souverain contre le désespoir soumis des autres, il trahit l'amour, l'amitié, l'argent, et déclame contre toute dignité humaine, en l'identifiant au mensonge. Il salit sa propre poésie en refusant d'en être l'auteur. [...] Notre propre tournis aujourd'hui s'y excite, comme du vieux tube qui attendait d'être aimé. L'idée de tout foutre en l'air continue pour un temps de nous consoler. »

LUC CHEssel, *LES INROCKUPTIBLES* N° 991, DU 26 NOVEMBRE AU 2 DÉCEMBRE 2014

Ciné-conférence de Tangui Perron,
historien, chargé du patrimoine audiovisuel
à Périphérie

LES PROLÉTAIRES DE LA MER

de François-Marie Ribadeau, Roger Louis
et Robert Higgins

France/1968/noir et blanc/17'/DCP

Après trois semaines de grève, les marins ont repris la mer avec une équipe de Cinq colonnes à la une à bord du chalutier "Flandre-Bretagne".

LA REPRISE DU TRAVAIL AUX USINES WONDER

de Pierre Bonneau,
Liane Estiez-Willemont
et Jacques Willemont

France/1968/noir et blanc/10'/DCP

Lorsque l'équipe de jeunes cinéastes, encore étudiants à l'IDHEC, se présente dans la matinée le 9 juin 1968 à l'entrée de l'usine Wonder pour filmer son occupation depuis trois semaines par les ouvriers, ceux-ci viennent de voter la reprise du travail. Une jeune femme refuse de rentrer.



LA REPRISE DU TRAVAIL AUX USINES WONDER

SOCHAUX, 11 JUIN 1968

de Bruno Muel et
le Groupe Medvedkine
de Sochaux

France/1970/noir et blanc/20'/DCP

11 juin 1968. Après vingt-deux jours de grève, la police investit les usines Peugeot à Sochaux : deux morts, cent cinquante blessés. Des témoins racontent.



LES PROLÉTAIRES DE LA MER

Mai et juin 1968 : une rébellion ouvrière

Un marin qui grommelle sur le port de Lorient, une ouvrière qui crie et craque à la porte de son usine à Saint-Ouen, des jeunes ouvriers qui ripostent à la violence des CRS à Sochaux, une jeune femme qui se dresse sur un mur et s'adresse à ses camarades de Besançon, des ouvrières qui dénoncent l'exploitation raciste à Flins... Le cinéma militant et certains reportages donnent à voir et à entendre, comme nul autre, une rébellion ouvrière qui a saisi toute la France en 1968. On ne sait quelle cécité réduirait ce grand mouvement de contestation au seul quartier Latin ou à quelques figures narcissiques et médiatisées de « rebelles » gérant, comme un porte-feuille d'actions, leur carrière politique et leur image. Dès 1967, des films militants et des reportages (souvent censurés), à Besançon, Saint-Nazaire ou à Saint-Denis, donnaient à voir et à entendre ce ras-le-bol ou cette colère ouvrière qui montait.

Choisir des images tournées et majoritairement montées en 1968, permet un trop bref panorama de la France ouvrière cette année-là. Ce tableau sociologique, incomplet, entend aussi rendre hommage au cinéma militant – à ses collectifs comme à ses opérateurs et réalisateurs, à ses preneurs de sons et à ses monteurs (ou plutôt monteuses). S'il ne faut selon nous jamais perdre de vue le but politique des films militants et leur contexte historique, il est aussi nécessaire (et agréable), de mettre en avant leur part d'inventivité formelle et de création – sans tomber dans l'idolâtrie.

TANGUI PERRON

jeudi **8** février

écran **1** 19:00

Séance présentée par **Pascal Tessaud**

BEAT STREET de Stan Lathan

États-Unis/1984/couleur/1h45/VOSTF/35 mm

avec Rae Dawn Chong, Guy Davis, Robert Taylor, Jon Chardiet

New York, 1980. Tracy, une jeune musicienne de jazz, voit sa vie bouleversée lorsqu'elle rencontre Kenny et Lee, deux frères évoluant dans le milieu hip-hop encore naissant. Kenny est DJ, Lee est danseur, et leur talent est incontestable. Tandis qu'une passion réciproque se noue entre Tracy et Kenny, Ramon, un jeune graffeur portoricain, sillonne inlassablement les tunnels du métro new-yorkais à la recherche de trains vierges.

« Une fraîcheur juvénile rare se dégage de ce film largement musical, emblématique des débuts du hip-hop – qui donne vraiment envie de danser ! L'effervescence est contagieuse à voir les jeunes du film, noirs et hispaniques, inventer leurs figures, de danse (avec d'étonnants moments de break-dance) puis de peinture (graffitis, tags) jusqu'aux costumes, aux attitudes, aux façons d'être. La mise en scène(s) de Stan Lathan, attentive à l'interaction entre groupes et individus, artistes et spectateurs, aux impros, filme la rudesse d'un quartier pauvre comme une page blanche où se déploient les créativités proliférantes : les danses circulent des chambres aux squats bondés et les couleurs vives fleurissent dans la neige de l'hiver new-yorkais. »

FLORENT GUÉZENGAR, CAHIERS DU CINÉMA N° 738, NOVEMBRE 2017

jeudi **8** février

écran **1** 21:00

Séance suivie d'une rencontre
avec **Pascal Tessaud** et des **slameurs du 93**

SLAM, CE QUI NOUS BRÛLE de Pascal Tessaud

France/2007/couleur/52'/DCP

Au travers des portraits de quatre slameurs, Nèggus, Luciole, Hocine Ben et Julien Delmaire, le film nous montre la diversité du mouvement slam en France et questionne les racines de l'oralité. Alternant soirées en public et interviews, il montre une réappropriation de la langue française au-delà de toutes les barrières, qu'elles soient géographiques ou sociales, et une renaissance de la poésie et de l'écriture.

« C'est au Café culturel de Saint-Denis, *"la scène slam la plus ancienne de France"* selon Grand Corps Malade, que le réalisateur Pascal Tessaud a rencontré ces amoureux de la joute verbale. [...] Avec des mots choisis, ces slameurs expliquent leur engouement pour un mouvement actuellement en plein essor, où chacun, quelles que soient ses origines socioculturelles, peut tenter sa chance. *"C'est le seul terrain de mixité sociale qui fonctionne vraiment"*, souligne ainsi l'un des habitués du Café culturel. Encore plus que sur la scène, c'est dans la salle qu'on observe une réelle diversité : jeunes de banlieue bien sûr mais aussi retraités, amateurs de poésie. »

SYLVIE KERVIEL, LE MONDE, 15 JUIN 2007

BEAT STREET



jeudi 8 février

écran 2 20:45

Hommage à Colette Magny par Tanguy Perron, historien, chargé du patrimoine audiovisuel à Périphérie, en présence d'Yves-Marie Mahé

**LA CHANSON POLITIQUE
DE COLETTE MAGNY** d'Yves-Marie Mahé

France/2017/couleur/32'/numérique

et des images d'archives inédites

Colette Magny, une vraie rebelle

Pour être un rebelle, même si on est chanteuse ou chanteur, il n'est pas obligatoire de mourir à 27 ans (tels Amy Winehouse, Kurt Cobain ou Jimi Hendrix). Colette Magny, ancienne dactylo, décédée trop tôt (à 71 ans tout de même, en 1997) est aussi une rebelle. De sa voix, elle aurait pu faire un viatique pour devenir une diva du jazz (à sa mort, le chanteur Arno affirma que c'était la plus grande chanteuse de blues en France). Colette Magny décida non seulement de chanter mais aussi de crier, gueuler, lutter. Célèbre, elle envoyait chier les journalistes de la télé. Oubliée, elle s'est battue pour poursuivre ses rêves et sa révolte. Durant « les années 1968 », elle fut de toutes les luttes, fêtes et comités de soutien, des meetings de Penarroya à la Fête de l'Huma. Elle réalisa un disque avec des enfants handicapés mentaux; se moqua aussi bien des militants-militaires que d'elle-même, en se foutant du bon goût – en 1984, elle demanda si la grande scène de la Fête de l'Huma pourrait supporter son poids et celui de Brenda Wootton. Capable de violence, sa mise en musique du poème de Victor Hugo *Les Tuileries* est d'une grande douceur (elle est aujourd'hui reprise par Bertrand Belin et Camélia Jordana). Mais arrêtons de lui jeter des fleurs. Elle ne fut pas la seule. Catherine Ribeiro est une sœur déchirée. François Tusques lui apporta sa collaboration et son talent. Sa maison de disque Le Chant du Monde, créée en 1937 par le PCF et l'Internationale communiste pour soutenir la République espagnole, ne la lâcha pas.

Les rebelles sont souvent des étoiles filantes qui laissent des traces éphémères et des souvenirs éblouis, pas plus. Mais l'on redécouvre aujourd'hui l'héritage de Colette Magny. C'est une rebelle révolutionnaire.

TANGUY PERRON



UN ROI À NEW YORK

vendredi 9 février

écran 2 10:00

Séance présentée par Nicolas Chaudagne, coordinateur Lycéens et apprentis au cinéma à l'ACRIF, en collaboration avec l'ACRIF

**UN ROI À NEW YORK
A KING IN NEW YORK**
de Charles Chaplin

Grande-Bretagne/1957/noir et blanc/1h45/VOSTF/DCP
avec Charles Chaplin, Dawn Addams, Michael Chaplin

Chassé de son pays, l'Estrovie, après une révolution, le roi Shahdov se réfugie à New York. Il fait la connaissance d'Ann Kay, qui travaille à la télévision, et participe bientôt, contre son gré, à une émission publicitaire. Plus tard, visitant une maison de redressement, il se lie d'amitié avec un gamin malheureux, mais doué d'une conscience politique précoce.

« Pourquoi ce rire ? Parce que, seul peut-être de tous les cinéastes investigateurs du champ politique, Chaplin, tout en faisant le portrait psychologique et moral des individus pris dans des affrontements idéologiques où il y a de leur vie et de leur intégrité, ose suggérer que tout idéal fonctionne comme un formidable moyen de pression exercé par des individus sur d'autres individus (il préfigure par son iconoclastie *Salò* de Pasolini), qu'il est un carcan de la vie présente (et le cinéma est l'art par excellence qui exprime la vie au présent), et ose en faire un spectacle du plus haut comique. »

JEAN-CLAUDE BIETTE, CAHIERS DU CINÉMA N° 298, MARS 1979

vendredi **9** février

écran 1 **12:00**

POINT LIMITE ZÉRO
VANISHING POINT
de Richard C. Sarafian

États-Unis/1971/couleur/1h37/VOSTF/DCP

avec Barry Newman, Cleavon Little, Dean Jagger, Victoria Medlin

Kowalski, un ex-flic vétéran du Vietnam, champion de stock-car, parie qu'il ralliera Denver à San Francisco en moins de quinze heures. Les policiers de Californie et du Nevada ne tardent pas à se mettre à sa poursuite.

« Kowalski se transforme en héros négatif, conquérant de l'inutile, rebelle sans cause, et sa course désespérée devient l'allégorie du déclin de l'Amérique de la fin des années soixante et du début des années 1970, corrompue par la violence, auto-destructrice, amnésique de ses valeurs fondatrices. Au cours de cette folle course-poursuite (contre la loi, l'époque et lui-même) Kowalski voit sa vie défiler (bonne utilisation du flash-back), tandis qu'au gré des rencontres et des désillusions se dessine une société invivable, fasciste, dans laquelle le mouvement hippie est le nouveau refuge du conformisme. »

OLIVIER PÈRE, ARTE-TV, 16 MARS 2016

vendredi **9** février

écran 2 **12:30**

AVOIR VINGT ANS DANS LES AURÈS
de René Vautier

France/1971/couleur/1h41/DCP

avec Alexandre Arcady, Hamid Djellouli, Philippe Léotard

Un groupe de Bretons réfractaires et pacifistes est envoyé dans un camp en Algérie. Ils sont confiés au lieutenant Perrin qui les décide à former un commando. Malgré leurs principes, ils cèdent à la violence, tuent et commettent des exactions. Noël, le seul qui refuse de tirer, déserte en emmenant avec lui un prisonnier qui devait être exécuté le lendemain.

« René Vautier, répétons-le, ne se paie ni d'« objectivité » ni de neutralité. Il veut dénoncer la guerre, comme Brecht dans *Mère Courage*. Il laisse parler les événements et les gens qui les vivent. Utilisant une technique originale, associant de jeunes Bretons de vingt ans à quelques comédiens professionnels (dont Philippe Léotard, le lieutenant hallucinant de vérité en « homme viril et probe »), il a réalisé le film le plus libre, le moins conformiste que nous ayons vu en France depuis longtemps. »

LOUIS MARCORELLES, LE MONDE, 29 MAI 1972

AVOIR VINGT ANS DANS LES AURÈS



Liberté souveraine

Pour Tony Gatlif, quatre murs sont un piège. La fenêtre est la clef : ni une ni deux, la voilà enjambée, comme quand la police collaborationniste surgit dans l'école du bien nommé *Liberté* (2009). Les fenêtres servent à fuir l'inquisition, la dépression et l'ennui, et à se jeter dans le monde immense, plein d'arbres à grimper, de trains à prendre au vol, d'horizons où disparaître.

Moitié gitan, Tony Gatlif va plus loin. Le pays entier, voire le continent, sont des lieux d'enfermement, puisqu'ils ont des murs pour séparer ses habitants des gens qui arrivent d'ailleurs : nomades, immigrés sans visa. La caméra et les personnages de Tony Gatlif passent la fenêtre des frontières et partent errer en Espagne, au Maroc, en Algérie, en Roumanie, en Inde, en Égypte, en Turquie, en Hongrie...

Toujours, des douaniers, policiers, huissiers veulent fixer l'identité infamante sur le pauvre, sur le nomade, sur le sans-papiers. À leur approche, il ne reste qu'à déguerpir comme Charlot devant l'agent, ou à se débattre et cracher son mépris. Aux droits et devoirs dictés autoritairement par les forces de l'ordre, les personnages de Gatlif opposeront leurs propres droits et devoirs, inaliénables.

Les peuples sédentaires sont de plus en plus résignés, enchaînés à une fiction, celle de l'État et de l'Économie, qu'ils n'ont pas désirée et qui paralyse leur envie, leur énergie, leur puissance. Un bonheur qu'on attend n'en est pas un : il faut le prendre, le commander. Ainsi l'individu est-il souverain chez Gatlif, et son cinéma à la mesure de cette souveraineté que définit une morale d'acier, garante de respect et de justice.

Depuis *La Terre au ventre* (1978), Tony Gatlif a raconté tant d'histoires de voyages, d'exils, de révoltes, de fugues et d'égarements. Il n'y a pas de place promise, aucune assurance de paix durable, l'Histoire est là pour nous le rappeler. Mais alors, pourquoi ne pas transformer ce fardeau en don, et le pessimisme en passion ? Qu'est-ce qui nous retient de provoquer le destin ?

MEHDI BENALLAL

vendredi 9 février

écran 1 14:00

Master class Tony Gatlif

animée par Mehdi Benallal, réalisateur et journaliste au *Monde diplomatique*, en collaboration avec l'ACRIF



GADJO DILO

vendredi 9 février

écran 1 16:00

Séance présentée par Tony Gatlif

GADJO DILO de Tony Gatlif

Roumanie-France/1997/couleur/1h40/VOSTF/35 mm
avec Romain Duris, Rona Hartner, Izidor Serban, Ovidiu Balan

À la mort de son père, Stéphane part en Roumanie à la recherche d'une chanteuse inconnue dont il ne connaît que le nom gravé sur une cassette : Nora Luca. Cassette que son père ne cessait d'écouter les derniers jours de sa vie. Sa quête va le mener dans un village tzigane où il rencontre Izidor.

« Gatlif n'a jamais dérogé à ses principes forts en gueleu d'un cinéma terriblement festif et paisiblement contestataire, un cinéma gitan comme lui. Il y a dans ce film des cris, de la vodka, du feu et mort d'hommes, il y a encore une fois des gens qui chantent et dansent le malheur qui les poursuit. *Gadjo Dilo* invente son propre espace, sa propre dynamique qui ne doit presque rien aux impératifs du scénario et probablement beaucoup aux aléas du tournage. Le résultat est à la hauteur de la séduction rom : électrique et digressif, entre concentration et évasion, nerf et lymphe. »

DIDIER PÉRON, LIBÉRATION, 8 MAI 1998

vendredi 9 février

écran 2 14:15

À LA MÉMOIRE DU ROCK de François Reichenbach

France/1963/noir et blanc/11'/DCP

La jeunesse des années 1960, déchaînée par le rock, au cours des premiers grands concerts donnés en France en 1961 où l'on reconnaît Eddy Mitchell, Vince Taylor et Johnny Hallyday.



À TOUT CASSER

À TOUT CASSER de John Berry

France-Italie/1968/couleur/1h28/35 mm

avec Eddie Constantine, Johnny Hallyday, Michel Serrault,
Annabella Incontrera

Une bande de jeunes, menée par Frankie, ouvre une boîte de nuit juste au-dessus de la planque d'un gangster nommé Morelli. Celui-ci, dérangé par le bruit alors qu'il prépare un nouveau hold-up, essaie par tous les moyens de les chasser. Les jeunes trouveront l'aide d'un homme autrefois roulé par Morelli.

« Déphasé, *À tout casser* l'est encore de l'intérieur, par cette invraisemblable confrontation Constantine-Hallyday. [...] Oppositions très irréductibles qui font sans arrêt osciller l'ensemble d'un âge à l'autre, d'un mythe à l'autre, d'un ton à l'autre. Constantine et Hallyday n'arrivent jamais à s'atteindre, à se parler, le regard déjà très fuyant du premier esquivant toujours à trente bons centimètres près celui pourtant clair et franc du second. Le caractère inclassable du film – donc dangereux – a d'ailleurs été tout de suite flairé par son producteur qui, avant même que Berry ait terminé son montage, s'est offert le luxe d'établir dans son dos, à même le négatif, ses petites coupes à lui. »

SÉBASTIEN ROULET, CAHIERS DU CINÉMA N° 206, NOVEMBRE 1968

vendredi 9 février

écran 2 16:15

VENGEANCE FUK SAU de Johnnie To

Hong Kong-France/2009/couleur/1h48/VOSTF/35 mm

avec Johnny Hallyday, Anthony Chau-Sang Wong, Simon Yam,
Sylvie Testud

Un père vient à Hong Kong pour venger sa fille, victime de tueurs à gages. Sur son passeport est marqué « cuisinier ». Vingt ans plus tôt, il était un tueur professionnel.

« Tour à tour torse nu ou filmé en très gros plans dont les focales explosent son visage, le comédien accepte avec beaucoup de panache d'être ainsi malmené. On se souvient d'un tube eighties de l'idole se peignant en *Chanteur abandonné*. Cette capacité à s'abandonner est en effet ce qui signe ici sa grandeur. Il est un personnage à l'abandon dans une histoire qui dépeuple le monde autour de lui, un acteur qui offre avec une belle confiance à un cinéaste rusé le soin de le bousculer quelque peu. [...] C'est surtout cette façon de vider un corps de sa substance et un scénario de son fondement – pour ouvrir sur un grand vide métaphysique et inquiet – qui donne à cette *Vengeance* son impressionnant goût de cendres. »

JEAN-MARC LALANNE, LES INROCKUPTIBLES N° 703, DU 19 AU 25 MAI 2009

L'HEURE DE LA LIBÉRATION A SONNÉ



vendredi 9 février

écran 2 19:00

Séance suivie d'une rencontre avec **Heiny Srour**
animée par **Olivier Hadouchi**, historien du cinéma
En partenariat avec le **Panorama des cinémas du Maghreb et du Moyen-Orient**

THE SINGING SHEIKH de Heiny Srour

Liban/1991/couleur/10'/VOSTF/numérique

Cheikh Imam ou Imam Mohammed Ahmed Issa, né en 1918, est connu dans le monde arabe pour ses chansons critiques à l'égard de la classe dirigeante. Considéré comme la voix des opprimés, il est banni de la télévision d'État et de la radio, et a été emprisonné à de nombreuses reprises, notamment en 1974 lors de la visite du président Nixon.

avant-première

L'HEURE DE LA LIBÉRATION A SONNÉ SAAT EL FAHRIR DAKKAT, BARRA YA ISTI MAR de Heiny Srour

Liban-Grande-Bretagne-France/1974/couleur/1h02/VOSTF
/DCP (version restaurée)

En 1965, dans le sultanat d'Oman, le Front de libération du Dhofar déclenche la lutte armée contre le souverain Saïd ibn Taimour, despote au pouvoir depuis 1932. Celui-ci est soutenu par les Britanniques jusqu'à ce que Qabus ibn Saïd, son fils, le dépose d'un coup d'État en 1970, lui aussi soutenu par l'Angleterre. Alors que la rébellion des Dhofari perdure, Heiny Srour filme leur action et leur mouvement, de 1971 à 1974.

« Le film qu'a réalisé la sociologue libanaise Heiny Srour est un document d'une grande rigueur historique qui apporte, avec originalité et talent, une information attendue sur les assises politiques de cette longue guerre oubliée. [...] Le film insiste sur un des aspects les plus originaux de la révolution omanaise : la participation des femmes à l'élaboration des décisions, à l'organisation des tâches et à l'exécution des projets. [...] Heiny Srour reconnaît que le rôle exercé par la femme dans le Front de libération du Dhofar, rôle exceptionnel dans le contexte culturel arabe, a été déterminant dans sa décision de tourner un film sur la lutte populaire en Oman. Elle estime, et les militants dhofaris hommes le déclarent, que c'est au degré de libération des femmes que se mesure la réussite d'une révolution. Ainsi le titre même du film permet une double lecture, car si, en effet, l'heure de la libération a sonné pour les Omanais, Heiny Srour pense qu'elle a sonné également pour la femme arabe. »

IGNACIO RAMONET, LE MONDE DIPLOMATIQUE, OCTOBRE 1974



THE HOPE FACTORY

vendredi 9 février

écran 2 21:15

Séance suivie d'une rencontre avec
Natalia Meschaninova,
animée par **Eugénie Zvonkine**,
maître de conférences en cinéma à l'Université
Paris 8, spécialiste du cinéma russe

THE HOPE FACTORY KOMBINAT 'NADEZHDA' de Natalia Meschaninova

Russie/2014/couleur/1h44/VOSTF/DCP/Inédit
avec Daria Savelieva, Polina Shanina, Maxim Stoyanov

Nadya et Sveta, bientôt dix-huit ans, vivent à Norilsk, en Russie, une ville industrielle au nord du cercle polaire arctique, l'une des plus polluées au monde. Toutes deux sont déterminées à quitter ce paysage de rouille et de grisaille.

« Un premier film rageur où la rébellion est le maître mot. C'est le cas pour les personnages incarnés avec une belle énergie par des actrices peu vues à l'écran et des acteurs non professionnels. La cinéaste aussi se pose en rebelle et nous propose un cinéma âpre dans un style quasi documentaire. Interdit en Russie à cause d'une loi sur la censure du langage grossier [sic], ce film condense plusieurs thématiques parmi les plus importantes du cinéma russe de la dernière décennie : y domine le sentiment d'étouffement, l'envie féroce d'un ailleurs ; le réel s'y présente comme un combat permanent contre les éléments, les autres et soi-même. »

EUGÉNIE ZVONKINE

vendredi **9** février

écran 1 **18:45**

Séance suivie d'une rencontre avec **Larry Clark**, animée par **Stéphane du Mesnildot**, critique aux *Cahiers du cinéma*

BULLY de Larry Clark

États-Unis-France-Grande-Bretagne/2001/couleur/
1h51/VOSTF/35 mm/int. – 16 ans
d'après le roman de Jim Schutze *Bully: A True Story of High School Revenge*
avec Brad Renfro, Nick Stahl, Rachel Miner, Michael Pitt, Bijou Phillips

En Floride, une bande d'adolescents s'occupe comme elle peut, entre surf, drogue et sexe. Après avoir subi durant plusieurs années de constantes humiliations et violences de la part de son meilleur ami Bobby Kent, Marty Puccio, un jeune surfer, décide d'en finir. Avec le soutien de son groupe d'amis, tous également victimes de la tyrannie de Kent, il va mettre en œuvre son assassinat.

« Il n'est pas insensé de croire que Larry Clark ne s'intéresse qu'à la beauté. [...] Depuis ses premières photos, sur les bandes d'ados électriques errant dans Tulsa en 1971, la jeunesse après laquelle il court n'est que venin : un mouvement fugace, magnétique, dangereux, dont on s'approche tremblant, tout à la crainte d'une additive morsure. Soit la beauté dans toute son arrogance, quand elle n'en veut rien savoir, méprise l'attention qu'elle suscite, forme d'irradiance qui ne considère l'autre que comme un esclave. Cette magnificence nantie, insupportable et dégénérée, qui attire Clark, il ne faut pas être grand clerc pour la localiser ici et maintenant dans l'Amérique blanche des middle class. »

PHILIPPE AZOURY, LIBÉRATION, 13 DÉCEMBRE 2001

vendredi **9** février

écran 1 **21:30**

Séance présentée par **Larry Clark** et **Stéphane du Mesnildot**, critique aux *Cahiers du cinéma*

KIDS de Larry Clark

États-Unis/1995/couleur/1h31/VOSTF/35 mm/int. – 12 ans
avec Leo Fitzpatrick, Chloë Sevigny, Justin Pierce, Rosario Dawson
Copie issue des collections de la Cinémathèque de Toulouse

Un jour de canicule à New York, un groupe d'adolescents traîne dans les rues à la recherche d'expériences en tout genre. Telly, chef de bande, a pour occupation favorite de coucher avec de très jeunes filles. Mais une de ses anciennes petites amies, déclarée séropositive, se lance à sa poursuite avant qu'il ne contamine une autre fille.

« Les sales gosses de *Kids* sont dégoûtants, immondes, dégueulasses, craspecs, infâmes, infects, abjects. Et pourtant... Sanguinaires, ils tabassent à mort un Noir. Intolérants, ils agressent verbalement deux pédés qui passaient par là. Cruel, Telly donne un coup de pied au chat. Et pourtant, ils sont humains : affreusement, abominablement, horriblement, monstrueusement humains. Larry Clark ne les regarde ni de haut ni de bas, ni de loin. Il se met à leur hauteur. Son regard n'est pas complaisant ; il est empathique. En plan américain, il les suit en travelling. Il épouse leur vitesse ; il va aussi vite qu'eux. [...] Il prend le temps de ces adolescents désœuvrés et leur donne une image d'eux-mêmes en échange (*"Ils me faisaient confiance, dit-il, j'étais la seule personne qu'ils écoutaient. Les autres les faisaient s'asseoir et essayaient de leur parler de la vie, du film, de responsabilités, d'argent ; au bout de trois ou quatre secondes les yeux de ces gosses devenaient vitreux. Moi, je pouvais capter leur attention pendant peut-être deux minutes au lieu de trois secondes"*). »

IANNIS KATSAHNIAIS, CAHIERS DU CINÉMA N° 498, JANVIER 1996



BULLY



KIDS



RUDE BOY

samedi 10 février

écran 2 10:00

RUDE BOY

de Jack Hazan et David Mingay

Grande-Bretagne/1980/couleur/2h10/VOSTF/DCP

avec Ray Gange et The Clash (Joe Strummer, Mick Jones, Paul Simonon, Nicky Headon)

Derrière le comptoir d'un sex-shop de Soho, à Londres, Ray attend ses clients et rêve des Clash. Il finit par les rencontrer par l'intermédiaire d'un ami et, à l'issue d'un concert, est engagé comme "roadie" sur la prochaine tournée du groupe.

« *Rude Boy* est une fiction insidieuse et excessivement habile qui transpose son propos dans des apparences de faits apparemment bruts. [...] C'est aussi un film sur l'essence du rock'n'roll. Rarement des concerts ont été filmés de façon aussi prenante. Rarement le milieu et la situation qui donnent naissance à cette musique ont été si bien saisis. Un plan, plus particulièrement, est d'une efficacité remarquable, celui de l'enregistrement isolé d'une voix où l'on découvre soudain qu'il s'agit là d'un art spécifique. La voix de rock ne ressemble à aucune autre, qui soudain apparaît clairement porteuse à la fois de violence et d'émotion. »

OLIVIER ASSAYAS, *CAHIERS DU CINÉMA* N° 321, MARS 1981

samedi 10 février

écran 1 12:00

THE GREATEST

de Tom Gries

États-Unis/1977/couleur/1h41/VOSTF/numérique

d'après l'autobiographie *Le Plus Grand* de Muhammad Ali et Richard Durham

avec Muhammad Ali, Ernest Borgnine, John Marley, Lloyd Haynes

La biographie de l'un des plus grands boxeurs de tous les temps : Muhammad Ali.

« Il y est question de boxe, heureusement, mais aussi de politique, puisque le propos revient sur le refus de combattre au Vietnam et les prises de position pour le moins tranchées du boxeur. Côté coups de poing, le spectateur eut droit, pour l'essentiel, après la médaille d'or olympique à l'âge de dix-huit ans, à ses matches contre Sonny Liston, Archie Moore et George Foreman. Il ne s'agissait ni de reconstitution à proprement parler, ni de banales images d'archives, mais d'un mélange des deux : les combats étaient tirés des actualités de l'époque, mais tout ce qui se passait dans le coin du ring d'Ali avait été refilmé par Tom Gries. [...] Peu après la fin du tournage, alors qu'il commençait à s'attaquer au montage, Tom Gries décéda. Cela bouleversa complètement le plan de travail et Monte Hellman dut assurer la fin du montage. »

PHILIPPE DURANT, *LA BOXE AU CINÉMA*, ÉDITIONS CARNOT, 2014

samedi **10** février

écran 2 **12:30**

Séance présentée par **Stéphane du Mesnildot**, critique aux *Cahiers du cinéma*

TEENAGE CAVEMAN de Larry Clark

États-Unis/2002/couleur/1h26/VOSTF/numérique/**inédit**
avec Andrew Keegan, Tara Subkoff, Richard Hillman, Tiffany Limos

L'humanité réduite à une poignée d'hommes vit sous terre. Partis à la recherche de lieux plus accueillants, ils rencontrent deux immortels, semblant apporter la réponse à leurs prières. Mais la joie se mue en hostilité lorsque ces deux créatures tentent de leur transmettre un virus.

« La structure de *Teenage Caveman*, film pourtant tourné de la main gauche, renvoie rigoureusement deux utopies dos à dos à la manière de *La Religieuse* de Rivette. Première partie : les kids subissent l'enfer d'un culte religieux et puritain ; deuxième partie : ils sont propulsés dans le paradis du sexe et de la drogue par une Judith à la jeunesse éternelle. [...] Le cinéma de Clark n'est pas celui d'un ado attardé mais, comme il le revendique, d'un survivant. Ce regard d'éducateur ex-kid, alliant l'empathie et l'autorité, l'homme et l'adolescent, se donne la responsabilité pour grande exigence. Il s'est arrêté comme tant d'autres à la contemplation du corps adolescent, mais son projet est tout autant plastique que pédagogique. Le survivant ne peut délivrer qu'un message de vigilance : "*Beware*". »

STÉPHANE DELORME, *CAHIERS DU CINÉMA* N° 577, MARS 2003

samedi **10** février

écran 1 **14:00**

Séance présentée par **Stéphane du Mesnildot**, critique aux *Cahiers du cinéma*

KEN PARK de Larry Clark et Edward Lachman

États-Unis—France—Pays-Bas/2002/couleur/
1h35/VOSTF/35 mm/int. — 16 ans
avec Adam Chubbuck, Stephen Jasso, Tiffany Limos,
James Ransone, James Bullard

À Visalia, petite ville de Californie proche de Los Angeles, un adolescent, Ken Park, met fin à ses jours sans donner d'explication. Shawn, qui le connaissait un peu, évoque sa propre vie et celles de ses amis d'enfance, Claude, Tate et Peaches.

« C'est le domaine des gamins en déshérence. Il y a les petits et les grands. Les uns sont jeunes et ils font les jeunes. Les autres sont grands et ils font les grands — au lieu d'être des adultes... Et tous sont même ment égoïstes et amoureux d'eux-mêmes. Tous autant qu'ils sont, ils vivent sans idée du monde et de l'homme, sans idée de ce que peut bien être l'aventure de la vie. [...] *Ken Park*, malgré son étonnante nouveauté, ne demande qu'à s'inscrire dans le long lignage des films consacrés aux troubles juvéniles. À ceci près qu'aujourd'hui les ruelles du malheur sont parfois moins dangereuses que les impasses du désir — devant lesquelles reculent souvent les soigneurs d'être les plus pointus. Les cinéastes, eux, n'essayent même pas de s'y risquer. À l'exception du seul Larry Clark. »

MICHEL DELAHAYE, *LA LETTRE DU CINÉMA* N° 26, PRINTEMPS 2004



KEN PARK



ANGELA: PORTRAIT OF A REVOLUTIONARY

samedi **10** février

écran 2 **14:30**

Lecture de *Notre-Dame-des-Flours*
de Jean Genet par Rabah Mehdaoui, comédien

Notre-Dame-des-Flours est le premier roman de Jean Genet, écrit en prison, à Fresnes, en 1942. Il y dévoile l'envers de la vie de ceux qui ne sortent de la foule anonyme que par leurs crimes, faisant d'eux des héros ordinaires. Genet prend à rebours toute forme de morale. L'interdit, le dangereux, le pervers sont traités sur un mode anodin, familier. Les voleurs deviennent des saints. Il sanctifie leurs offenses, et sa prose, qui mêle l'argot au lyrisme, transfigure ce réel. À travers des passages tirés de l'œuvre, c'est la voix de celui qui se revendique à la fois comme voleur et homosexuel que nous entendrons.

YVES ADLER

Séance présentée par **Nicole Brenez**,
programmatrice et maître de conférences à
l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

GENET PARLE D'ANGELA DAVIS
de Carole Roussopoulos

France/1970/noir et blanc/8/numérique

Le 16 octobre 1970, à l'hôtel Cecil à Paris, le groupe Video Out (Carole et Paul Roussopoulos) filme la déclaration de Jean Genet enregistrée après l'annonce de l'arrestation d'Angela Davis. L'émission sera finalement censurée.

ANGELA: PORTRAIT OF A REVOLUTIONARY
de Yolande du Luart

États-Unis/1971/noir et blanc/1h00/VOSTF/numérique

Disparue en décembre 2017, Yolande du Luart de Montsaunin, par son extraordinaire trajet, lie plusieurs avant-gardes. Dans les années 1950, intime de Marc'O, amie de Guy Debord, elle participe à l'Internationale lettriste, fournit de magnifiques collages pour *Closed Vision* (1950), le premier film de Marc'O dans laquelle elle interprète aussi un petit rôle. Ayant une grand-mère états-unienne, elle part en Californie, y rencontre Huey Newton, s'inscrit à l'UCLA dans le département Cinéma, avec pour condisciples Charles Burnett (le « Burnett » du générique d'*Angela*) et Hailé Gerima. Le lendemain du jour où Angela Davis, assistante dans la même université, déclare publiquement qu'elle est communiste, Yolande décide de lui consacrer un film avec ses camarades de classe. Pendant huit mois, elle suit les cours, les meetings, la vie d'Angela Davis dont elle devient très proche, tandis que celle-ci affronte les accusations puis l'emprisonnement liés à son activisme, qui la transforment en cause internationale à défendre. Pour monter le film, Yolande rentre en France, et rencontre l'emblématique monteuse Jacqueline Meppiel par l'intermédiaire de Carole Roussopoulos. Grâce aux tensions entre la vision intimiste de Yolande et la conception strictement militante de Jacqueline, *Angela: Portrait of a revolutionary* devient un portrait riche, complexe et en parfaite synchronie avec les événements. En 1971, le film reçoit à Moscou le Grand Prix du court métrage, décerné par Alexandre Medvedkine. NICOLE BRENEZ

samedi 10 février

écran 1 16:00

Séance suivie d'une rencontre
avec **Jean-Pierre Mocky**

SOLO de Jean-Pierre Mocky

France/1970/couleur/1h29/35 mm

avec Jean-Pierre Mocky, Anne Deleuze, Sylvie Bréal, Henri Poirier

Un violoniste et voleur de bijoux tente de retrouver son frère Virgil, chef d'un groupuscule d'extrême gauche responsable de plusieurs attentats sanglants commis contre la haute bourgeoisie.

« Voici bien le secret de *Solo* : ce n'est pas un film opportuniste sur les suites de mai 1968 et les attentats anarchistes. C'est un cri de rage qui expose au grand jour dix ans de colère larvée contre la méchanceté des gens, la dérision de leur "morale", l'hypocrisie de leurs actes. Pendant longtemps Mocky a réalisé des films "comiques" pour la bonne raison que ses essais dramatiques – l'absurde et la cruauté ne faisant pas recette – avaient été des échecs. Avec *Solo*, il a pris sa revanche. Ne nous y trompons pas : le propos est le même. Tous les personnages adultes de *Solo* sont lâches, délateurs, égoïstes, brutaux. Le suspense "à l'américaine", l'engrenage de vaudeville noir, l'allure de feuilleton sont là pour masquer un contexte "social" d'autant plus odieux qu'on ne s'y attarde pas. »

MICHEL MARDORE, L'AVANT-SCÈNE CINÉMA N° 103, MAI 1970

samedi 10 février

écran 1 18:15

Séance présentée
par **Jean-Pierre Mocky**

L'ALBATROS de Jean-Pierre Mocky

France/1971/couleur/1h32/35 mm

avec Jean-Pierre Mocky, Marion Game, Paul Muller,
André Le Gall, René-Jean Chauffard

Stef Tassel s'évade de prison. Traqué, il oblige une jeune femme à l'emmener dans sa voiture. Il s'agit de Paula, la fille du président, qui mène justement sa campagne électorale.

« Dénoncer à travers un récit d'aventures la bassesse de certaines manœuvres électorales, clouer au pilori des politiciens fripouillards, tout en contant les péripéties d'une chasse à l'homme : tel est le but que s'est proposé Jean-Pierre Mocky dans son film au titre baudelairien : *L'Albatros*. Il fut un temps où les Américains pratiquaient avec succès ce genre d'amalgame entre le pur "suspense" et la satire sociale. Mocky ne l'a pas oublié. Par le rythme haletant et la violence de sa mise en scène, par ses coups de théâtre, par ses échappées lyriques, par son style baroque et ses extravagances, *L'Albatros* fait plus d'une fois songer aux œuvres d'un Aldrich ou d'un Nicholas Ray. »

JEAN DE BARONCELLI, LE MONDE, 11 SEPTEMBRE 1971





1^{er} DÉCEMBRE 1992 – LES COMMUNAUTÉS S'ENGAGENT

samedi **10** février

écran **2** **16:30**

Séance suivie d'une rencontre avec **Lionel Soukaz** et **Christophe Martet**, journaliste et ancien président d'Act Up-Paris, animée par **Stéphane Gérard**, réalisateur

1^{er} DÉCEMBRE 1992
Les communautés s'engagent
 de **Lionel Soukaz**
 et **Mark Anguenot-Franchequin**

France/1992/couleur/1h02/numérique

1^{er} décembre 1992 est un film de commande qui documente les initiatives mises en place pour la cinquième Journée mondiale de lutte contre le sida. Sous le mot d'ordre « Les communautés s'engagent », on y trouve les membres d'associations culturelles, politiques ou communautaires, des politiques (Bernard Kouchner, Michèle Barzach) et des événements comme la manifestation organisée par Act Up-Paris, le patchwork des noms, des concerts, des expositions.

« Ce film, ainsi que les rushes tournés pour sa réalisation (plus de vingt heures), font partie des deux cents premières cassettes de l'œuvre vidéo aux deux mille heures de Lionel Soukaz, le *Journal annales*. À l'image du moyen métrage *Carottage* (2009), un montage de « carottes » (extractions) prélevées dans ce journal au moment de sa sauvegarde par la Bibliothèque nationale de France, *1^{er} décembre 1992* constitue un prélèvement dans la complexité qui caractérise l'épidémie de vih/sida à l'époque. En se concentrant sur cette date très spécifique, le film réunit des événements éclectiques et permet par un travail de montage simple de parcourir les enjeux politiques qui se présentaient à l'ensemble de la société et les tentatives diverses d'affronter l'épidémie depuis chaque perspective singulière. »

STÉPHANE GÉRARD

samedi **10** février

écran **2** **18:30**

Table ronde :

Comment filmer
les mobilisations sociales sous
l'état d'urgence (permanent) ?

avec **Mariana Otero**, réalisatrice,
Vanessa Codaccioni, historienne et politologue,
Frédéric Raguènes, vidéaste militant,
 animée par **Tangui Perron**, historien,
 chargé du patrimoine audiovisuel à Périphérie

Filmer les mouvements sociaux de l'intérieur est aujourd'hui un acte banal. Face aux violences, le téléphone portable devient un témoin irréfutable et un bouclier. Le soir, sur Internet, on milite par procuration, on s'insurge devant le déferlement de violences policières en visionnant à la chaîne la multitude de vidéos du jour. La possibilité de revisionner chaque événement fait oublier que la prise d'images n'est jamais neutre. Professionnelle ou *amateur*, l'image est un enjeu de la lutte. En septembre dernier se déroulait un procès emblématique. En mai 2016, en marge des mobilisations contre la loi Travail (lourdement réprimées) une voiture de police est incendiée quai de Valmy : neuf interpellés, quatre condamnés, accablés par des preuves vidéo pixelisées agrémentées du témoignage « anonyme » d'un policier des renseignements généraux.

Alors que la loi antiterrorisme prend le relais de l'état d'urgence, alors que les procès s'emplissent d'images et que les vidéastes sont soumis à des contrôles policiers et des procès de plus en plus nombreux, comment continuer à filmer les mobilisations sociales et comment diffuser ces images ? Où il sera question de la violence et des images de la violence (et de leurs pièges), de nos responsabilités et libertés de citoyens et militants et où, enfin, l'on tentera de croiser art, information et politique.

TANGUI PERRON ET LOUISA FOURAGE

samedi 10 février

écran 1 21:00

Performance de Lech Kowalski
avec les salariés de GM&S
et le groupe Low Society

Pendant plus de six mois, le cinéaste Lech Kowalski a filmé les salariés du sous-traitant automobile GM&S en lutte pour garder leur usine ouverte. Pour cet événement, il invite les PDG de Renault et de PSA à débattre avec ces salariés et avec le public dans le cadre d'une soirée-performance, un documentaire théâtral brechtien comprenant projections cinématographiques, concert du groupe Low Society, exposition et dégustation gastronomique.

« Monsieur Ghosn, PDG de Renault,
Monsieur Tavares, PDG de PSA,

J'ai le grand plaisir de vous inviter à un événement exceptionnel, d'un genre auquel je suis sûr qu'aucun PDG dans l'histoire des multinationales n'a jamais participé. Je vous invite en effet à rencontrer un groupe de salariés de GM&S et à débattre avec eux en face à face, et en public, ces salariés de GM&S ayant désespérément essayé de discuter publiquement avec des représentants de vos entreprises pour expliquer pourquoi leur usine, l'un de vos sous-traitants, ne devait pas fermer. [...] Quel meilleur endroit qu'un cinéma/théâtre pour discuter avec des salariés et, partant, pour commencer à améliorer les choses ? [...] J'ai écrit "un cinéma/théâtre" car, en effet, le débat sera un événement cinématographique brechtien, "live" : un documentaire théâtral qui se déroulera sur scène devant un écran de cinéma. Certaines séquences que j'ai filmées sur les employés de GM&S seront projetées à plusieurs reprises pendant le débat, lequel aura lieu devant le public, en direct. Plus tard, cet événement sera diffusé sur YouTube, cette

A.G. IMPROMPTUE DES GM&S À SEPT-FONS, EN VUE DU BLOCAGE DU SITE DE PSA



« Venu tout droit de Memphis, Low Society livre un blues fiévreux, fidèle aux origines du Delta, mais teinté d'une excentricité punk-rock. Le blues, c'est une "mélancolie" musicale inventée par les Noirs américains, c'est des accords de guitare au goût de bourbon. Mais c'est aussi, et surtout, l'expression d'un combat contre l'oppression, un chant contestataire, que porte parfaitement en héritage Low Society. » LECH KOWALSKI

gigantesque pièce d'une autre multinationale qui contribue à ruiner les conditions de vie de la plupart des cinéastes et des musiciens.

[...] En plus de participer au documentaire théâtral, vous pourrez goûter aux mets de la région où vivent ces travailleurs, voir des œuvres d'art que certains produisent à partir de pièces recyclées, écouter de la musique, discuter avec eux, les OUVRIERS, une population démographiquement menacée d'extinction (pas seulement en France, du reste), des personnes indispensables que vous rencontrez rarement, du fait que vos vies sont si remplies qu'elles vous empêchent de connaître de tels plaisirs.

[...] Nous devons parler ensemble des systèmes économiques qui ont engendré les conditions terribles dans lesquelles le monde entier se trouve empêtré aujourd'hui. Ce débat peut mener à de franches discussions sur le droit des travailleurs, la pauvreté, la crise environnementale et les raisons pour lesquelles de moins en moins de gens se rendent aux urnes. Vous deux pouvez montrer l'exemple aux titans de l'industrie. Cela peut sembler être un cliché idéaliste, mais n'était-ce pas l'idée de Henry Ford de fabriquer une automobile que tout le monde aurait les moyens d'acquiescer ? »

LECH KOWALSKI,
EXTRAITS D'UNE LETTRE OUVERTE AUX PDG DE RENAULT ET DE PSA

LA NUIT STRAY CAT ROCK

Sauvages et rebelles

À la fin des années 1970, la Nikkatsu, doyenne des compagnies japonaises, en grande difficulté financière, tente de renouveler son cinéma d'action « sans frontières », jadis champion du box-office. Pour contre-carrer la popularité auprès du public étudiant des films de yakuza de sa rivale Toei, future génitrice de la série des *Combat sans code d'honneur*, elle lance l'éphémère courant baptisé *New Action* (1968-1971), érotisant ses productions et démultipliant leur violence. Avec *Stray Cat Rock*, sa série (cinq films) la plus emblématique, les mauvaises filles prennent le pouvoir et ringardisent les héros masculins traditionnels d'antan. Dans un déluge de chromatismes pop au montage dynamique sur une bande-son soul-jazz et rock psyché, des gangs de délinquantes en cuir ou minijupe n'hésitent pas à se révolter contre leurs rivaux masculins ou toute forme d'autorité. Aux commandes de la série, deux réalisateurs maison : Yasuharu Hasebe, disciple de Seijun Suzuki, privilégie l'action au découpage stylisé et l'affrontement entre bandes rivales ; alors que le second, Toshiya Fujita, s'attache à décrire l'errance et le désenchantement d'une jeunesse en rupture avec la société dominante de façon



STRAY CAT ROCK: WILD JUMBO

samedi **10** février

écran 2 **20:30**

Séance présentée par **Dimitri Ianni**, critique de cinéma, spécialiste du cinéma japonais

STRAY CAT ROCK: DELINQUENT GIRL BOSS **NORA-NEKO ROKKU: ONNA BANCHÔ** de Yasuharu Hasebe

Japon/1970/couleur/1h20/VOSTF/DCP
avec Meiko Kaji, Akiko Wada, Tatsuya Fuji

Deux bandes de filles s'affrontent, l'une conduite par Mei et l'autre aidée par une bande de voyous masculins affiliés à un groupe d'extrême droite. Un jour, une mystérieuse motarde débarque en ville et y rencontre Mei, à qui elle vient en aide. Le délicat équilibre entre les deux bandes s'en trouve perturbé.

samedi **10** février

écran 2 **22:15**

Séance présentée par **Dimitri Ianni**, critique de cinéma, spécialiste du cinéma japonais

STRAY CAT ROCK: WILD JUMBO **NORA-NEKO ROKKU: WAIRUDO JANBO** de Toshiya Fujita

Japon/1970/couleur/1h24/VOSTF/DCP
avec Meiko Kaji, Tatsuya Fuji, Yûsuke Natsu

Un groupe d'ados en proie à l'ennui cherche à passer du bon temps. La jolie Asako séduit Taki, l'un des membres du groupe. Ensemble ils entraînent la bande à commettre un hold-up auprès d'une puissante organisation religieuse.

plus décousue. À travers la série, une nouvelle génération de jeunes acteurs émerge, parmi lesquels Meiko Kaji, à l'élégance intemporelle et au regard pénétrant, future icône du cinéma de genre grâce aux séries *La Femme scorpion* et *Lady Snowblood*, et matrice d'inspiration du *Kill Bill* (2003-2004) de Tarantino. Signalons aussi Tatsuya Fuji, inoubliable dans *L'Empire des sens* (1976), dont le magnétisme animal et le rire carnassier électrisent la pellicule. Principalement tournés en décors naturels et en mode guérilla, en dépit de leur caractère hautement fictionnel, émerge de ces films une dimension documentaire capable de saisir l'air du temps tel un précipité de contre-culture *seventies*. Le final du dernier volet, en forme de western apocalyptique, anticipe la fin d'une ère qui verra consécutivement l'échec tragique des utopies portées par le mouvement étudiant ainsi que l'arrêt temporaire des productions Nikkatsu, avant que celles-ci n'opèrent une révolution interne en se lançant dans la réalisation quasi exclusive de films érotiques avec leur label *Roman Porno*, auquel Hasebe et Fujita contribueront chacun dans un style propre.

DIMITRI IANNI

STRAY CAT ROCK: MACHINE ANIMAL



STRAY CAT ROCK: BEAT '71

samedi **10** février

écran **2** **00:00**

Séance présentée par **Dimitri Ianni**, critique de cinéma, spécialiste du cinéma japonais

STRAY CAT ROCK: SEX HUNTER
NORA-NEKO ROKKU: SEKKUSU HANTAA
de Yasuharu Hasebe

Japon/1970/couleur/1h25/VOSTF/DCP
avec Meiko Kaji, Tatsuya Fuji, Rikiya Yasuoka

Mako est amoureuse du maniaco-dépressif Baron, leader des Eagles, un gang qui déambule à bord de vieilles jeeps de l'armée américaine, écrasant quiconque s'aventure sur son territoire. Lorsqu'une des filles de Mako s'éprend d'un jeune métis, cela fait ressurgir des instincts racistes, chez Baron, qui déclare la guerre à tous les « étrangers ».

STRAY CAT ROCK: MACHINE ANIMAL
NORA-NEKO ROKKU: MASHIN ANIMARU
de Yasuharu Hasebe

Japon/1970/couleur/1h22/VOSTF/DCP
avec Meiko Kaji, Tatsuya Fuji, Noriko Kurosawa

Deux Japonais aident un soldat américain, déserteur de la guerre du Vietnam, à passer du Japon à la Suède. Leur plan est de financer l'évasion en vendant du LSD. Les différents gangs de la ville décident de s'en mêler.

STRAY CAT ROCK: BEAT '71
NORA-NEKO ROKKU: BÔSÔ SHÛDAN '71
de Toshiya Fujita

Japon/1971/couleur/1h26/VOSTF/DCP
avec Meiko Kaji, Tatsuya Fuji, Yoshio Harada

Furiko est amoureuse du fils d'un puissant homme politique qui le destine à autre chose que devenir l'amant d'une jeune fille sans famille, aux amis hippies. Il fait donc enlever ce dernier et s'arrange pour envoyer Furiko en prison. Elle s'échappe et est bien décidée à retrouver son amant.



MYSTERY TRAIN

dimanche 11 février

écran 2 10:00

MYSTERY TRAIN de Jim Jarmusch

États-Unis/1989/couleur/1h53/VOSTF/DCP

avec Masatoshi Nagase, Yuki Kudo, Nicoletta Braschi, Steve Buscemi, Joe Strummer

Memphis, Tennessee. Un couple de Japonais en pèlerinage, une jeune femme venant chercher les restes de son mari, quelques copains dépressifs et alcooliques, qui vont se croiser sans vraiment se rencontrer dans la ville du King.

« Le rock auquel se réfère Jarmusch n'existe plus. C'est celui des origines, quand Presley était encore pris [...] pour un Noir. [...] Le cinéma auquel il emprunte sans se priver n'a pas davantage de réalité aujourd'hui : ce sont les histoires épiques et hautaines des westerns primitifs, celles d'un temps où la caméra, tranquillement posée au milieu du décor, n'avait qu'à enregistrer les affrontements entre ceux qui avaient raison (les bons, les Blancs) et ceux qui avaient tort (les autres). Le plus ahurissant, c'est que cette combinaison de deux genres qui appartiennent au passé donne le film le plus actuel qu'on ait vu depuis longtemps : le plus direct, le plus violent, le plus vivant. [...] C'est une féerie profane, un tour de passe-passe, un jeu. Si c'était un film, ce serait le plus beau de l'année. Mais est-ce qu'on peut dire de cette drôle de chose que c'est un film ? C'est mieux : des images qui dansent, une heure quarante d'enchantement. Ce qu'on appelait, autrefois, du cinéma. »

LOUIS SKORECKI, LIBÉRATION, 6 SEPTEMBRE 1989

dimanche 11 février

écran 1 10:15

SPARTACUS de Stanley Kubrick

États-Unis/1960/couleur/3h17/VOSTF/DCP

d'après le roman éponyme de Howard Fast
avec Kirk Douglas, Laurence Olivier, Jean Simmons, Charles Laughton, Peter Ustinov, John Gavin, Tony Curtis

Italie, 73 av. J.-C. Esclave devenu gladiateur, Spartacus est épargné par un de ses compagnons d'infortune dans un combat à mort. Ce répit soulève en lui le souffle de la révolte, il brise ses chaînes et enjoint aux autres esclaves de faire de même. Rapidement à la tête d'une colossale armée, Spartacus tente de rejoindre le port de Brides au sud du pays pour prendre la mer à bord des navires ciliciens. Mais l'Empire romain lance ses légions à la poursuite des esclaves révoltés.

« Si cette version intégrale ne bouleverse pas le jugement que l'on peut porter sur ce film, elle permet de rétablir sans fards les troublants rapports qui existent entre la guerre et la sexualité, et de retrouver certaines scènes qui confrontent avec violence l'autorité à la liberté. L'œuvre revêt dès lors un aspect plus inquiétant, qui semble illustrer les propos de Denis de Rougemont : *"On pourra considérer tout changement dans la tactique militaire comme relatif à un changement dans la conception de l'amour, ou inversement."* Des antiques batailles au "Folamour" de la bombe, nul n'a su, mieux que Kubrick, embrasser avec autant de hauteur les diverses manifestations des ardeurs tantôt belliqueuses, tantôt sentimentales de l'homme, qui est à l'amour comme à la guerre ! »

THOMAS BOURGUIGNON, POSITIF N° 368, OCTOBRE 1991

dimanche **11** février

écran 2 **12:00**

LE REBELLE de Gérard Blain

France/1980/couleur/1h38/35 mm

avec Patrick Norbert, Isabelle Rosais, Michel Subor

À vingt ans, Pierre Jouffroy est un jeune révolté, qui refuse toute idéologie. Pourtant, à la mort de sa mère, il devient responsable de sa jeune sœur, Nathalie, et doit, pour elle, trouver un travail stable. Il fait alors appel à un promoteur, Hubert Beaufils, qui lui propose son aide sous certaines conditions.

« On a fait de Gérard Blain cinéaste un disciple de Robert Bresson, pour lequel il n'a jamais caché son admiration. Et c'est vrai qu'il a une façon bressonienne d'épurer ses cadrages, la composition de ses images, ses mouvements d'appareil et les déplacements de ses personnages dans les plans. Mais Bresson en est arrivé à un ascétisme abstrait. Blain, sans se départir de sa propre rigueur, plonge dans la vie, le tragique quotidien. [...] Quelques instants de bonheur sur une plage du Nord passent comme un rêve, une rémission du destin. La société reprend ses droits. Elle a fait un prisonnier de plus. Dramatiquement, esthétiquement, moralement, *Le Rebelle* est un film admirable. »

JACQUES SICLIER, *LE MONDE*, 15 AOÛT 1980

dimanche **11** février

écran 2 **14:00**

Séance suivie d'une rencontre
avec **Paul Blain**

JUSQU'AU BOUT DE LA NUIT de Gérard Blain

France/1995/couleur/1h20/35 mm

avec Gérard Blain, Anicée Alvina, Gamil Ratib, Paul Blain

François, la soixantaine, est libéré après une longue incarcération et retrouve les siens à Lyon. Éternel révolté contre la société et ses lois, son nouvel et grand amour pour Maria, une jeune femme à la dérive, mère d'une fillette, le pousse à se procurer rapidement de l'argent.

« Blain construit, à coups d'ellipses foudroyantes, un objet qui ne ressemble à rien, quelque chose comme le croisement de *High Sierra* de Raoul Walsh et de *L'Argent* de Robert Bresson. À la précision des plans et de leur agencement se superpose le discours d'un héros qui exalte un illégalisme désespéré dont l'expression préfère souvent la maladresse à l'habileté, parfois l'antipathie à la sympathie immédiate. Loin de tout naturalisme et toute psychologie, le film rejoint l'économie de la série B et sa faculté de synthèse, lorsqu'elle est portée par une véritable intelligence. »

JEAN-FRANÇOIS RAUGER, *LE MONDE*, 14 SEPTEMBRE 1995

LE REBELLE





DIDIER DAENINCKX, MED HONDO ET CHARLIE BAUER – TOURNAGE DE LUMIÈRE NOIRE À MONTREUIL, PHOTO DE ROBERT DOISNEAU

dimanche 11 février

écran 1 14:30
le petit tarif

Ciné-goûter, à partir de 5 ans

KATIA ET LE CROCODILE KÁTA A KROKODÝL de Vera Plívová-Šimková

Tchécoslovaquie/1966/noir et blanc/1h10/VF/DCP
d'après le roman éponyme de Nina Gernetova et Grigori B. Jagdfeld
avec Yvetta Hollauerová, Oldrich Nový, Minka Malá

Katia, huit ans, s'ennuie sur les escaliers d'une rue du vieux Prague. Un écolier lui confie les animaux de sa classe à garder pendant les vacances : deux lapins angoras, un petit singe macaque, un étourneau qui parle, des souris blanches, une tortue et un bébé crocodile. Minka, la petite sœur, veut jouer avec eux et les laisse s'échapper ! Tout le quartier se mobilise pour retrouver la ménagerie.

« La liberté de la forme — cadreaux qui voltigent pour saisir des expressions sur le vif, montage au rythme alerte et varié, musique guillerette — se conjugue heureusement à l'insolence du propos : débordement des enfants, espaces urbains envahis de toutes parts, carreaux cassés, satire des personnes trop sérieuses et des institutions qui en cachent d'autres ; ainsi le corps des pompiers pris comme tête de turc renvoie à tout ce qui porte uniforme. Dans la Tchécoslovaquie de 1965-1966 c'est un peu du vent annonciateur du Printemps de Prague qui souffle dans ce film pour enfants. »

GÉRARD LEFÈVRE, L'ÉCOLE DES PARENTS N° 10, 1951

dimanche 11 février

écran 2 16:00

Séance en présence de **Med Hondo**
et **Didier Daeninckx**

LUMIÈRE NOIRE de Med Hondo

France/1994/couleur/1h44/35 mm
d'après le roman éponyme de Didier Daeninckx
avec Patrick Poivey, Inês de Medeiros, Charlie Bauer, Gilles Ségat

Un ingénieur d'Air France enquête sur une bavure policière qui a entraîné la mort d'un de ses amis. Le seul témoin oculaire du crime est un jeune Malien retenu au dernier étage d'un hôtel, dans l'attente d'une expulsion.

« Hondo a su trouver des visages neufs et convaincants. Créer des personnages hésitants, capables de lâcheté et de sursauts. Reste le grief principal : on ne tue pas son héros au milieu du film ; c'est justement là l'audace de Med Hondo ; on nous tue notre personnage sympathique très vite et quand un justicier se met en branle comme tous les Bogart et autres limiers de notre mémoire, lui aussi se fait tuer avec en prime le truand et le journaliste manipulé. Tac, ça va vite et on se retrouve bien seuls. Si une convention mène l'œuvre, c'est celle de la tragédie, pas la grecque mais l'élisabéthaine où sur les grands escaliers du pouvoir se répète à l'infini la nécessité de tuer. »

ANDRÉE TOURNÉS, JEUNE CINÉMA N° 230, JANVIER 1995

dimanche 11 février

écran 1 16:15

Séance présentée par **Asal Bagheri**, docteur en sémiologie à Sorbonne-Paris Descartes, spécialiste du cinéma iranien
En partenariat avec **Cinéma(s) d'Iran**

RESPIRATION PROFONDE NAFAS-E AMIGH de Parviz Shahbazi

Iran/2003/couleur/1h26/VOSTF/DCP

avec Mansur Shahbazi, Maryam Palizban, Said Amini

Téhéran, aujourd'hui. Deux jeunes hommes d'une vingtaine d'années, d'origines sociales différentes, partagent de longues journées de langueur et d'inaction. Pendant que l'un s'enfonce dans son désespoir, une lueur d'espoir semble se dessiner dans la vie de l'autre.

« *Respiration profonde* est le premier film "rock" du cinéma iranien ; le rock en tant qu'il est une sous-culture et non un style musical. Les personnages font ce qu'ils veulent : ils volent, cassent des vitres et bien d'autres choses. La frontière qui sépare un pleur d'un cri est transgressée. Dans ce film, les personnages crient beaucoup (sans pour autant élever la voix, bien sûr), et peut-être est-ce là la définition même du rock ? »

SHAHRAM KHOSRAVI, *YOUNG AND DEFIANT IN TEHRAN*, UNIVERSITY OF PENNSYLVANIA PRESS, 2009



dimanche 11 février

écran 2 18:15

Séance présentée par **F.J. Ossang**

HELL W10 de Joe Strummer

Grande-Bretagne/1983/noir et blanc/49'/muet/numérique

musique : The Clash

avec Martin Degville, Joe Strummer, Mick Jones, Paul Simonon

« J'ai réalisé un film moi-même. Il s'appelait *Hell W10*, un film muet noir et blanc en 16 mm et c'était un désastre. Heureusement, le laboratoire qui détenait le négatif a fait faillite et a détruit tout le stock, donc le monde peut respirer à nouveau. C'était comme un essai pour moi. Je me suis débrouillé pour filmer sans scénario. Dieu seul sait quel était le sujet du film. J'étais le seul autre à savoir, et je ne dirai rien. »

JOE STRUMMER, *THE CLASH - "TALKING" DE NICK JOHNSTONE*, OMNIBUS PRESS, 2006

STRAIGHT TO HELL RETURNS d'Alex Cox

États-Unis/1986-2010/couleur/1h33/VOSTF/DCP/inédit

avec Sy Richardson, Joe Strummer, Dick Rude, Courtney Love

Les mésaventures de braqueurs de banque qui enterrent leur butin et se cachent dans une ville qu'ils pensent déserte. Ils vont vite se rendre compte que la ville n'est pas si déserte que ça, découverte qui entraîne son lot de fêtes, chants, décadence et morts inévitables. (Nouvelle version de *Straight to Hell*, restaurée et remontée par Alex Cox, avec une nouvelle bande-son et un nouvel étalonnage).

« Aujourd'hui encore, après l'ajout d'une poignée de scènes évincées du précédent montage, et de nouveaux effets spéciaux sanglants, le western acide d'Alex Cox reste agressivement étrange et sympathiquement stupide. [...] Cox a pondu un scénario en trois jours avec la star Dick Rude dans le but de faire un film qui les aiderait à amasser des fonds pour une tournée de concerts au Nicaragua. Ils ont ensuite fait un trek jusqu'à un décor déginglué à Almería, en Espagne, qui, selon Joe Strummer, aurait servi au tournage d'un western spaghetti non achevé avec Charles Bronson appelé *Les Cowboys sauvages*, et c'est là qu'ils ont tourné *Straight to Hell* en un peu plus de trois semaines sous 45 °C. Ce fut un tournage rapide et crade pour un film aussi drôle qu'intense. »

SIMON ABRAMS, *SLANT MAGAZINE*, 16 DÉCEMBRE 2010

dimanche 11 février

écran 2 21:00

séance suivie d'une rencontre
avec **F.J. Ossang**, **Lionel Tua** et **Elvire**,
animée par **Michèle Collery**, auteure
de *F.J. Ossang, cinéaste à la lettre*,
éditions Rouge Profond, 2018

avant-première

9 DOIGTS

de **F.J. Ossang**

France-Portugal/2017/noir et blanc/1h39/DCP
avec Paul Hamy, Damien Bonnard, Pascal Greggory, Lionel Tua,
Gaspard Ulliel, Elvire, Diogo Dória

Magloire sort fumer une cigarette, la nuit, dans une gare où tous les trains sont à l'arrêt. Tout se précipite, lors d'un contrôle de police. Il prend la fuite, sans bagage, sans avenir et tombe sur un homme mourant. Il hérite d'un paquet d'argent tandis que l'autre agonise, mais les ennuis commencent : la bande de Kurtz est à ses trousses, dont il finit otage, puis complice car Magloire s'arrange de tout comme un être que rien n'attend.

« Dans le noir et blanc superbe de *9 Doigts*, Ossang nous raconte une histoire romanesque et folle à souhait, très mystérieuse et surtout très improbable (entre film noir ésotérique, film d'aventure surnaturel et roman de science-fiction complotiste à deux balles...), qui va nous amener sur un cargo de nuit dont les passagers vont bientôt être victimes d'un mal inconnu... Aux acteurs fidèles d'Ossang (son actrice fétiche Elvire, l'acteur portugais oliveirien par excellence Diogo Dória...) viennent s'adjoindre de nouveaux venus classiques : Gaspard Ulliel, Pascal Greggory, Paul Hamy et Damien Bonnard, totalement sublimes et souvent méconnaissables. C'est drolatique, c'est déchirant, c'est foudingue, c'est Ossang. »

JEAN-BAPTISTE MORAIN, *LES INROCKUPTIBLES*, 10 AOÛT 2017

dimanche 11 février

écran 1 18:15

Séance suivie d'une rencontre avec **Larry Clark**,
animée par **Stéphane du Mesnildot**,
critique aux *Cahiers du cinéma*

MARFA GIRL de **Larry Clark**

États-Unis/2012/couleur/1h45/VOSTF/DCP/inédit

avec Adam Mediano, Mercedes Maxwell, Jeremy St. James,
Drake Burnette

D'origine hispanique, un adolescent subit le racisme des habitants de Marfa, la petite ville du Texas dans laquelle il réside. À travers le sexe, la drogue, l'art et la violence, le jeune homme tente de trouver sa voie.

« Avec les skateurs squatteurs de *Ken Park*, les apprentis assassins de *Bully*, les pubères inconscients de *Kids*, tout le monde dans *Marfa Girl* montre envers l'ordre établi et la représentation de l'autorité le même mépris et la même insoumission. Personnages et créateurs partagent un souffle contestataire qui ébranle les certitudes les plus établies dans l'esprit, sinon américain, du moins sudiste, comme ce sacro-saint rapport à une frontière, jadis limite repoussée des possibles, aujourd'hui grillage à colmater sans relâche. La scène où la jeune artiste, insoumise autant qu'aguicheuse, provoque les forces de l'ordre pose cette question frontale à la conscience des immigrés intégrés : est-il légitime qu'ils soient au service des États-Unis pour empêcher leurs voisins, leurs cousins, leurs frères d'entrer dans un pays qui leur a donné cette opportunité? »

GRÉGORY VALENS, *POSITIF* N° 625, MARS 2013

dimanche 11 février

écran 1 21:00

Séance présentée par **Larry Clark**
et **Stéphane du Mesnildot**

première mondiale

MARFA GIRL 2 de **Larry Clark**

États-Unis/2017/couleur/1h16/VOSTF/DCP

avec Adam Mediano, Drake Burnette, Mercedes Maxwell,
Jonathan Velasquez

Le film présente les personnages de *Marfa Girl* et montre comment leur vie a été changée par Tom. Miguel sort de prison.



9 DOIGTS

MARFA GIRL 2





L'ÉQUIPÉE SAUVAGE



LA VENGEANCE EST À MOI

lundi **12** février

écran **1** 14:00

L'ÉQUIPÉE SAUVAGE

THE WILD ONE

de László Benedek

États-Unis/1953/noir et blanc/1h19/VOSTF/DCP

avec Marlon Brando, Mary Murphy, Lee Marvin

La bande du Black Rebel Motorcycle Club, une quarantaine de motards, vêtus de blousons de cuir, prennent la route. Ils assistent à une course de motos, envahissent la piste et volent un prix. Puis disparaissent jusqu'à la petite ville voisine qu'ils vont occuper peu à peu.

« *L'Équipée sauvage* n'est pas un film qui cherche à démontrer ; mais il ne cherche pas non plus à "plaire" ; pas à convaincre ; mais pas non plus à émouvoir ; pas à décrire ; mais pas non plus à moquer ; pas de thèse ; pas de confession ; pas de message. Le sujet même du film semble être la volonté de créer un puissant et intolérable malaise physique et moral chez le spectateur. Je ne crois pas avoir vu de film plus déconcertant, plus gênant, plus inconfortable ; on en sort littéralement tué, sans avoir eu le temps de reprendre sa respiration, le sens de la sympathie et le goût de l'indulgence hors d'état de fonctionner pour un long moment. »

PIERRE KAST, CAHIERS DU CINÉMA N° 36, JUIN 1954

lundi **12** février

écran **2** 16:00

LA VENGEANCE EST À MOI

FUKUSHU SURU WA WARE NI ARI

de Shohei Imamura

Japon/1979/couleur/2h20/VOSTF/35 mm/int. – 12 ans

d'après le roman éponyme de Ryuzo Saki

avec Ken Ogata, Rentaro Mikuni, Chocho Miyako, Mitsuko Baisho

En janvier 1964, la police arrête Iwao Enokizu, escroc et tueur en série. Le film retrace les soixante-dix-huit jours qui séparent le premier crime de la capture d'Iwao par la police.

« Imamura, lui, est fidèle – fond et forme – à la figure du criminel "années soixante", figure rageusement exposée, comme une tête au pilori, une bête à nourrir ou un secret à percer. Filmant à coups de serpe et sous tous les angles, il dit "non". Non à l'évaporation du cinéma dans le paysage amnésique des médias japonais. Non à la bêtise de l'autorité. Non au tout le monde il est beau, tout le monde il est "*kawai*" des années quatre-vingt (*kawai* signifie "mignon", "gentil"). Mais voilà : dire non est difficile, la langue japonaise évite de préférer ce petit mot. Il peut être plus facile de tuer que de dire non. Alors on tue pour signifier qu'on a dit non. Vieille coutume japonaise. »

SERGE DANÉY, LIBÉRATION, 24 NOVEMBRE 1982



LES ANGES SAUVAGES



TRAVOLTA ET MOI

lundi **12** février

écran **1** 16:15

LES ANGES SAUVAGES THE WILD ANGELS de Roger Corman

États-Unis/1966/couleur/1h33/VOSTF/DCP

avec Peter Fonda, Nancy Sinatra, Bruce Dern, Diane Ladd

À Los Angeles, Heavenly Blues est le chef d'un gang de motards qui se nomment les Wild Angels. Ils partent en virée pour retrouver une de leurs motos volées. Une poursuite s'engage avec la police et l'un des leurs est gravement blessé.

« La cohérence des caractères, la vraisemblance de l'action sont évidemment sacrifiées ici au délire peu commun de ces *vitelloni* tétanisés. L'originalité du film réside, comme chez Benedek (*L'Équipée sauvage*), dans le contraste entre la tranquillité quotidienne de la province et ce grand vent de saccage et de débauche qui la traverse brusquement : bleds endormis, larges espaces brûlés de soleil, que coupent comme des gifles les raids kamikazes de nos demi-sels. Il ressort de tout cela, unique vérité de ce faux reportage, une brutalité énigmatique, une animalité furibonde et irréductible de "*stikle rivers*", butés contre le train des choses ou la morale de leur père, et qui ne trouvent d'autre exutoire qu'une conduite martienne. »

MICHEL FLACON, CINÉMA N° 110, NOVEMBRE 1966

lundi **12** février

écran **2** 18:45

Séance suivie d'une rencontre
avec **Patricia Mazuy**,
animée par **Christophe Kantcheff**, directeur
de la rédaction de *Politis*

TRAVOLTA ET MOI de Patricia Mazuy

France/1993/couleur/1h09/numérique

avec Leslie Azzoulai, Hélène Eichers, Julien Gerin

Fin des années 1970. Christine est une adolescente fascinée par John Travolta. Sur un pari, Nicolas, un garçon amateur de Friedrich Nietzsche rencontré dans un bus, décide de la séduire. Ils doivent se retrouver le lendemain à la patinoire où a lieu une fête.

« Chronique provinciale sur les amours adolescentes, la quête d'identité et le difficile passage à l'âge adulte, *Travolta et moi* s'inscrit dans la lignée de *Peaux de vaches*, le premier long métrage de Patricia Mazuy, et confirme la singularité d'un style. On y retrouve la marque d'un cinéma de la rupture et du déséquilibre, un climat d'insurrection (le thème du feu), un filmage instinctif et physique, un montage taillé à même l'urgence des émotions et une bande-son énergisante qui donne la tonalité d'un milieu ou d'une époque et soutient la violence latente ou manifeste d'un récit tragique et noir. »

GÉRARD GRUGEAU, 24 IMAGES N° 70, DÉCEMBRE 1993-JANVIER 1994

lundi **12** février

écran **2** **20:45**

Séance suivie d'une rencontre avec **Bertrand Mandico**, **Vimala Pons** et **Pauline Lorillard**, animée par **Olivier Rossignot**, rédacteur en chef cinéma à *Culturopoing*

avant-première

LES GARÇONS SAUVAGES de Bertrand Mandico

France/2017/noir et blanc/1h50/DCP/int. -12 ans avec avertissement
avec Pauline Lorillard, Vimala Pons, Diane Rouxel, Anaël Snoek,
Mathilde Warnier, Sam Louwyck, Elina Lowensohn, Nathalie Richard

Début du XX^e siècle, cinq adolescents de bonne famille épris de liberté commettent un crime sauvage. Ils sont repris en main par le Capitaine, le temps d'une croisière répressive sur un voilier. Les garçons se mutinent. Ils échouent sur une île sauvage où se mêlent plaisir et végétation luxuriante. La métamorphose peut commencer...

« On se retrouve au cœur de ce grand poème érotique sous opiacés en noir et blanc, percé çà et là de couleurs provocantes. On entend le *Chant d'amour* d'un Genet, la féerie diabolique d'un Kenneth Anger, les chuchotements d'un Guy Maddin, l'insubordination d'un Jarman. "Nous sommes sur une huître démesurée, je suis sa perle", annonce la mystérieuse Séverine, qui en connaît tous les secrets. La mue n'est pas une fin du récit en soi, par une malice du casting, *Les Garçons sauvages* recèlent quelques métamorphoses jouant des élasticités du genre. L'exigence picturale de Mandico, entre profondeur des noirs et couleurs rococo aux vertus hypnotiques, donne à cette partition lyrique une profondeur qui nous tient au cœur d'un rêve érotique secoué d'orgasmes infinis. »

JÉRÉMY PIETTE, *LIBÉRATION*, 9 SEPTEMBRE 2017

lundi **12** février

écran **1** **19:00**
entrée libre

Master class **Larry Clark**

animée par **Stéphane du Mesnildot**,
critique aux *Cahiers du cinéma*

lundi **12** février

écran **1** **21:00**

Séance présentée par **Larry Clark**,
Pierre-Paul Puljiz, producteur,
et **Stéphane du Mesnildot**

première mondiale

THE SMELL OF US (DIRECTOR'S CUT) de Larry Clark

France/2014/couleur/1h40/VOSTF/DCP/int. - 16 ans
avec Diane Rouxel, Lukas Ionesco, Théo Cholbi, Hugo Behar-Thinières,
Ryan Ben Yaiche, Adrien Binh Doan, Maxime Terin,
Valentin Charles, Niseema, Dominique Frot, Philippe Rigot,
Valérie Maes, Jean-Christophe Quenon

Paris, le Trocadéro. Math, Marie, Pacman, JP, Guillaume et Toff se retrouvent tous les jours au Dôme, derrière le Palais de Tokyo. C'est là où ils font du skate, s'amuse et se défonce, à deux pas du monde confiné des arts qu'ils côtoient sans le connaître. Ils vivent l'instant, c'est l'attrait de l'argent facile, la drague anonyme sur Internet et les soirées trash.

« *The Smell of Us* représente pour nous autant le romantisme que la modernité, que le punk. Tout ce qui a su mêler le haut et le bas, tout ce qui risque, qui parle à la première personne, qui n'a pas peur du chaos, de l'accident, du hasard, qui n'a pas peur tout court, qui n'a pas peur d'aimer. Larry Clark ne pouvait pas s'arrêter, il a signé une autre version du film, un *director's cut*. C'est le même film, entrecoupé de trois ou quatre séquences montrant Larry Clark réalisateur dirigeant ou conseillant les comédiens. [...] Il est évident que le cinéaste a trouvé cette idée en cours de tournage, qu'il l'a filmée en sachant juste que ça appartenait au film. Il a raison, c'en est l'âme en un sens : il fallait bien qu'il apparaisse aussi dans le film en tant que Larry Clark. »

STÉPHANE DELORME, *CAHIERS DU CINÉMA* N° 707, JANVIER 2015



LES GARÇONS SAUVAGES

THE SMELL OF US (DIRECTOR'S CUT)





LA PETITE VERA



LE REBELLE

mardi **13** février

écran 2 **13:30**

Séance présentée par **Eugénie Zvonkine**,
maître de conférences en cinéma à l'Université
Paris 8, spécialiste du cinéma russe

LA PETITE VERA
MALENKAYA VERA
de **Vassili Pitchoul**

URSS/1988/couleur/2h15/VOSTF/35 mm

avec Natalia Negoda, Andrei Sokolov, Yuri Nazarov, Ludmilla Zaitzeva

Les frasques de la jeune et jolie Vera, qui habite dans une petite ville industrielle. Vera a quitté l'école et fait les quatre cents coups, suivant ses désirs afin d'oublier les incessantes disputes familiales, son père alcoolique et le sombre avenir qui l'attend.

« Vassili Pitchoul a filmé des comportements avec une caméra extrêmement mobile et libre, scrutant avec une rare acuité aussi bien un espace clos, où la promiscuité exaspère les disputes, qu'un espace ouvert où l'on sent le vide. La violence des affrontements familiaux est à la mesure des incompréhensions qui bloquent les sentiments et la tendresse. On ne sait pas si Pitchoul a vu des films de Maurice Pialat mais sa mise en scène et sa façon de diriger les acteurs sont de la même force. C'est, avec le sujet, une prodigieuse nouveauté pour le cinéma soviétique. *La Petite Vera* pourrait bien annoncer un vrai printemps de la liberté. »

JACQUES SICLIER, *LE MONDE*, 8 JUIN 1989

mardi **13** février

écran 1 **16:00**

LE REBELLE
THE FOUNTAINHEAD
de **King Vidor**

États-Unis/1949/noir et blanc/1h52/VOSTF/35 mm

d'après le roman *La Source vive* d'Ayn Rand

avec Gary Cooper, Patricia Neal, Raymond Massey, Robert Douglas

Howard Roark, jeune architecte idéaliste et individualiste, est renvoyé de son université pour cause de divergences avec la norme architecturale environnante. Sa carrière est sauvée in extremis quand il est embauché par Henry Cameron, architecte aux mêmes vues que lui. Mais quelques années plus tard Cameron sombre dans l'alcoolisme, non sans avoir averti Howard que la même chose l'attendait à moins qu'il n'accepte de renoncer à ses idéaux.

« L'art de Vidor est ici fondé sur l'excès. Excès que l'on trouve aussi bien dans la nature des actions que dans les personnages, extrêmement composites ou extrêmement monolithiques. Tout cela redoublé par les excès d'un rythme ultrarapide et d'une technique utilisée à plein dans tous ses domaines. Vidor n'y va pas avec le dos de la cuillère. C'est une suite de phrases contradictoires qui se tamponnent, de pointes, d'arêtes vives, d'électrochocs ininterrompus. Voici un film malin, savant, hyperprofessionnel, mais aussi un film abrupt, brutal, cinglant, condensé, convulsif, déchiqueté, déjanté, délirant, discrédant, étourdissant, fascinant, frénétique, glacé, grossier, haché, hystérique, mal poli, surréel, torride, trépidant. Un objet barbare, une météorite. »

LUC MOULLET, *LE REBELLE DE KING VIDOR: LES ARÊTES VIVES*, YELLOW NOW, 2009



BARTLEBY



LES BELLES MANIÈRES

mardi **13** février

écran 2 **17:15**

BARTLEBY de Maurice Ronet

France–Grande-Bretagne/1976/couleur/1h36/DCP
d'après la nouvelle éponyme d'Herman Melville
avec Maxence Mailfort, Michael Lonsdale, Maurice Biraud,
Dominique Zardi

Le quotidien des employés d'une étude de notaire est perturbé par l'arrivée d'un nouvel employé : Bartleby. Son caractère taciturne et son obstination à refuser certaines tâches vont provoquer le malaise, l'indignation puis la colère de ses collègues.

« À partir de ce qui aurait pu être un thème se prêtant facilement à la prétention et aux broderies généralisantes, Maurice Ronet, réalisateur (et adaptateur d'une nouvelle de Herman Melville) fait un film d'une sauvagerie dont je ne vois l'équivalent que dans le *Codine* de Colpi ou *Les Chevaux de feu* de Paradjanov. La sauvagerie dans la vie de bureau, c'est est quoi ? C'est (ici) une saisie des violences inexposables qui circulent partout et sans cesse – dans les regards, les mots, l'aspect des murs, la couleur du bureau (le meuble) sur lequel on se prend à rêver. Pris dans un montage et une narration d'une rigueur et d'une détermination très bressoniennes, ces circulations, généralement invisibles dans la vie puisque toujours raisonnées par des discours sur "l'absurde", sont dans ce film traitées comme des opacités réalistes et quotidiennes empêchant la formulation d'une passion entre deux êtres travaillant dans ce même lieu. »

JACQUES GRANT, *CINÉMA* N° 236, AOÛT 1978

mardi **13** février

écran 1 **19:00**

Séance présentée par Marie Anne Guerin,
écrivain et critique de cinéma

avant-première

LES BELLES MANIÈRES de Jean-Claude Guiguet

France/1978/couleur/1h26/DCP (version restaurée)
avec Hélène Surgère, Emmanuel Lemoine, Martine Simonet

Un jeune provincial de vingt-cinq ans, Camille, est engagé à Paris par Hélène, une quinquagénaire épanouie, qui lui demande de s'occuper de son fils, Pierre : depuis deux ans, celui-ci refuse de sortir de sa chambre et de parler à sa mère.

« Audace du sujet : qui oserait, en 78, exposer ainsi, dans un cas particulier, l'essence de l'inégalité – sociale, juridique, mais fondamentalement amoureuse et sexuelle – des classes ? Qui, surtout, oserait le faire aussi passionnément, sans se donner les gants de la "distance", laquelle n'a plus de brechtien que le snobisme à la Fassbinder ? [...] Son film, très explicitement, montre des structures, sociales, juridiques, culturelles, sur le fond desquelles se détachent, en dents de scie, les conduites des personnages, marquées par la violence d'un désir immaîtrisable, et d'un amour incurablement blessé. Et ce clair-obscur, ce chaud-froid, font beaucoup d'effet. »

PASCAL BONITZER, *CAHIER DU CINÉMA* N° 290, JUILLET 1978



SANTA MUERTE, VIERGE DES OUBLIÉS

mardi 13 février

écran 2 19:15

Séance en présence de **Pierre-Paul Puljiz**
et **Andres Peyrot**, chef opérateur et monteur

SANTA MUERTE, VIERGE DES OUBLIÉS de Pierre-Paul Puljiz

France-Mexique/2016/couleur/57/VOSTF/DCP

Vierge des oubliés, sainte protectrice des narcotrafiquants et des prostituées, ange gardien des chauffeurs de taxi, des marchands ambulants, la Santa Muerte est la divinité d'un culte mexicain syncrétique de tradition orale et matriarcale gardé secret depuis plus de soixante-dix ans. Il a été révélé au grand jour le 30 octobre 2001 à Tepito, quartier hors de contrôle, rebelle et frondeur de Mexico. Dans un acte inconscient et révolutionnaire, Dona Queta, une habitante du quartier, expose une représentation de la Sainte Mort dans la rue.

« Admirateur de Warhol, de Basquiat, producteur du dernier film de Larry Clark (*The Smell of us*), bon connaisseur de l'Amérique latine, Pierre-Paul Puljiz a su capter la beauté trouble des habitants du quartier, filmant au plus près les visages, sans voix off, restituant la lumière poisseuse, la misère, l'euphorie ambiguë de ces nouveaux dévots complètement défoncés. On y croise le boxeur du coin, les transsexuels, la mère matrone, les membres du club de moto... Tous ont des amis ou des enfants en prison. Et célèbrent cette inquiétante sculpture comme une autorité symbolique, représentant à la fois leur pulsion de mort et un vague espoir de renaissance. »

ERWAN DESPLANKES, *TÉLÉRAMA*, 9 MAI 2016

mardi 13 février

écran 2 20:45

Carte blanche à la Cinémathèque française

présentée par **Samantha Leroy**, chargée
de la valorisation des collections films
et **Hervé Pichard**, responsable
des enrichissements et chef de projet
des restaurations à la Cinémathèque française

Mai 1968

Le cinéma est une arme

Les événements de Mai 68 ont encouragé la prise de parole et les débats. De nombreux artistes s'engagent avec leurs armes : appareils photos, dessins, mots, graffitis, caméras, filmant assemblées générales, grèves et affrontements afin d'en témoigner, de réclamer la fin du régime gaulliste et de promouvoir une nouvelle vision du monde. Autant de gestes artistiques, de contre-information en réponse aux actualités distillées par l'ORTF, qui émanent d'une jeunesse révoltée et s'adressent à elle, aux étudiants parisiens comme au monde ouvrier. De nombreux collectifs s'organisent et des initiatives autonomes prennent forme.

La Cinémathèque française a sélectionné quelques films importants qui ont marqué cette période, ainsi que des images inédites perdues et oubliées, souvent fragiles, numérisés et restaurés pour l'occasion.



CINÉ-TRACTS

La plupart des films réalisés en 16 mm sont montés hâtivement pour être diffusés dans la même urgence, comme les *ciné-tracts*, réalisés entre autres par Godard, Marker, Resnais. De même, un groupe d'étudiants contestataires utilise les caméras réquisitionnées de l'ORTF pour tourner *Actua 1*. Unique épisode de ce qui devait être une série d'actualités militantes, le film, poème virulent, incitation à la révolte, sera projeté lors d'une réunion à Nanterre avant d'être perdu. Autre témoignage de l'encouragement à s'exprimer librement, le *Journal mural* de Bernard Eisenschitz et Jean Narboni fait l'inventaire des messages affichés sur les murs, terrain de communication sauvage. La parole se libère, la violence policière s'accroît, comme à l'usine Peugeot de Sochaux. L'intervention des forces de l'ordre s'avère sanglante : deux morts et de nombreux blessés. *Sochaux, 11 juin 68* interroge les ouvriers présents lors de la tragédie et pose la question de l'organisation ouvrière face à la violence de l'État, complice du patronat. *Paris, mai 1968*, montre des images impressionnantes d'arrestations brutales, tant pour dénoncer les répressions féroces que pour enjoindre de poursuivre la lutte.

HERVÉ PICHARD ET SAMANTHA LEROY
LA CINÉMATHEQUE FRANÇAISE

LA
CINEMATHEQUE
FRANÇAISE

ACTUA 1 de Philippe Garrel, Serge Bard et Patrick Deval

France/1968/noir et blanc/6'/35 mm

Actualités révolutionnaires visant « à montrer l'état des forces de police, l'oppression qui s'accroît et la fascination qui s'ensuit. » (Philippe Garrel)

SOCHAUX, 11 JUIN 68 de Bruno Muel et le Groupe Medvedkine de Sochaux

France/1970/noir et blanc/20'/DCP

11 juin 68. Après vingt-deux jours de grève, la police investit les usines Peugeot à Sochaux : deux morts, cent cinquante blessés. Des témoins racontent.

JOURNAL MURAL de Bernard Eisenschitz et Jean Narboni

France/1968/noir et blanc/9'/DCP

Le journal mural orne les murs et constitue un moyen de communication franc, efficace et collaboratif.

CINÉ-TRACTS Collectif

France/1968/noir et blanc/12'/DCP

Série de journaux filmés de trois minutes, muets, constitués à partir d'images fixes, par la société SLON.

PARIS, MAI 1968 de Charles Matton et Hedy Khalifat

France/1968/noir et blanc/8'/DCP

Photos et extraits de films amateurs dénonçant la répression sanglante et les violences policières lors des manifestations.

GRÈVE À LA GARE DE LYON du Collectif ARC

France/1968/noir et blanc/5'/DCP

Rushes filmés par le Collectif ARC lors des grèves à la gare de Lyon. Images inédites du centre de tri postal et du hall de la gare.

ACTUA 1





WASSUP ROCKERS

mardi **13** février

écran 1 **21:00**

Soirée de clôture

en présence de **Larry Clark**,
Jonathan Velasquez et **Eddie Velasquez**,
suivie du concert de **Thisisnotrevolt**

WASSUP ROCKERS de **Larry Clark**

États-Unis/2005/couleur/1h51/VOSTF/35 mm
avec David Livingston, Jonathan Velasquez, Eddie Velasquez,
Francisco Pedrasa

Pour sortir du quotidien de leur ghetto du centre sud de Los Angeles, un groupe de jeunes Mexicanos, fans de culture punk, opte pour aller skater à Beverly Hills. Là-bas, ils se lient à des jeunes filles de familles riches et leur présence détonne très vite dans le paysage local.

« Il y a dans le film un plan qui dit le plus simplement du monde l'idéal de cinéma de son auteur et donne une forme parfaite à ce pour quoi il filme. Jonathan, Kiko, et autres gars du quartier, viennent de quitter Beverly Hills dans une camionnette de fortune, comme des clandestins ramenés à la hâte à la frontière. Foulant à nouveau le sol, les ados s'élancent sur

concert : **Thisisnotrevolt**

« Nous sommes deux frères de Los Angeles, Californie. Nous avons commencé notre groupe en 2003 et continuons depuis de jouer. Notre musique a été influencée par de nombreux groupes très différents, de Bob Dylan aux Misfits. Punk Blues et Rock&Roll!! »

JONATHAN VELASQUEZ ET EDDIE VELASQUEZ

leur skate et s'alignent en file indienne, roulant sur le bitume et dans la nuit. Larry Clark les accompagne d'un long mouvement d'appareil latéral, parfaitement ajusté à leur vitesse de glisse. Ce travelling, c'est peut-être ce qu'a toujours cherché Larry Clark dans le cinéma : substituer au cadre fixe d'une photographie un mouvement d'accompagnement de son modèle, trouver la forme qui lui permette d'avancer à la même vitesse qu'un skateur. »

JEAN-MARC LALANNE, *LES INROCKUPTIBLES* N° 542, DU 18 AU 24 AVRIL 2006

mardi **13** février

écran 2 **22:15**

FILM SURPRISE

Journées collèges et lycées en immersion de festival

mardi 6 février de 10:00 à 17:00

Journée **Lycéens en immersion de festival**
en collaboration avec l'**ACRIF**
Journée conçue et animée par **Laurent Aknin**,
critique et historien de cinéma

10:30 CINÉ-CONFÉRENCE

Un certain Robin des Bois

« Héros folklorique britannique rapidement devenu universel, dont les origines historiques remontent à la fin du Moyen Âge, Robin Hood, devenu Robin des Bois en France, est l'archétype du bandit au grand cœur. Homme de guerre légitimiste, il est le fidèle archer du roi Richard Cœur de Lion, qui va se révolter contre un usurpateur, le prince Jean. Enfin, défenseur des paysans, des serfs et du peuple écrasés par les charges et l'injustice, il va devenir le voleur qui prend aux riches pour donner aux pauvres, inventant pour l'occasion une forme de société libre dans la forêt de Sherwood. Autant de manières de révolte qui vont être mises en avant, ou non, dans les multiples versions cinématographiques du mythe, et qui seront abordées au cours de la ciné-conférence. » L.A.

14:00 LES AVENTURES DE ROBIN DES BOIS

de Michael Curtiz et William Keighley

États-Unis/1938/Couleur/1h42/VF/DCP
(cf. page 16)

jeudi 8 et lundi 12 février de 10:00 à 17:00

Deux journées **Collégiens en immersion
de festival** en collaboration avec **Cinémas 93**

Un certain Robin des Bois

Journées conçues et animées par **Laurent Aknin**,
critique et historien de cinéma

10:30 CINÉ-CONFÉRENCE (ciné-conférence du 6 février, adaptée aux collégiens)

14:00 LES AVENTURES DE ROBIN DES BOIS

de Michael Curtiz et William Keighley

États-Unis/1938/couleur/1h42/VF/DCP
(cf. page 16)

vendredi 9 février à 10:00

Matinée **Lycéens en immersion de festival**
en collaboration avec l'**ACRIF**,
présentation par **Nicolas Chaudagne**, coordinateur
LAAC à l'ACRIF et enseignant à Paris-Est

10:00 UN ROI À NEW YORK de Charlie Chaplin

Grande-Bretagne/1957/noir et blanc/1h45/VOSTF/DCP
(cf. page 23)

vendredi 9 février de 14:00 à 18:00

MASTER CLASS TONY GATLIF

présentée par **Mehdi Benallal**, cinéaste
et critique au *Monde diplomatique*,
en collaboration avec l'**ACRIF**,
suivie de la projection du film

16:00 GADJO DILO de Tony Gatlif

France-Roumanie/1997/couleur/1h40/VOSTF/35 mm
(cf. page 25)

mardi 13 février de 09:30 à 16:00

Journée en partenariat avec l'**Université Paris 8** et
le **lycée Suger de Saint-Denis**, options cinéma
Journée conçue et animée par **Eugénie Zvonkine**,
maître de conférences en cinéma à l'Université Paris 8,
spécialiste du cinéma russe

09:30 CINÉ-CONFÉRENCE

Les Rebelles de la pérestroïka

« En 1986, lorsque commence la pérestroïka, l'Union soviétique en a encore pour quelques années (elle ne disparaîtra définitivement qu'en 1991). Comme toutes les époques de négociation sociale et de bouleversements politiques, cette période est particulièrement propice à la figure du/de la rebelle. Puisque plusieurs systèmes de valeurs commencent à avoir droit de cité dans un pays trop longtemps tenu par une seule idéologie, les rebelles vont se multiplier dans le cinéma de la fin de l'ère soviétique – ils s'opposent, osent penser, s'habiller et agir différemment, rêver d'ailleurs. Même s'ils ne s'en réclament pas, ils sont les représentants d'une nouvelle génération. » E.Z.

13:30 LA PETITE VERA de Vassili Pitchoul

URSS/1988/couleur/2h15/VOSTF/35 mm
(cf. page 48)

mercredi 7 février

écran 2 **09:30**

Séance présentée par **Dork Zabunyan**
INVASION LOS ANGELES de John Carpenter /1h34/VOSTF

écran 1 **14:00** le petit tarif

à partir de 6 ans
ROBIN DES BOIS de Wolfgang Reitherman /1h23/VF

écran 2 **14:15** le petit tarif

à partir de 7 ans
LES AVENTURES DE ROBIN DES BOIS de Michael Curtiz et William Keighley /1h42/VF

écran 1 **16:00**

TABOU de F.W. Murnau et Robert Flaherty /1h26/VOSTF

écran 2 **16:30**

J'AI ENGAGÉ UN TUEUR d'Aki Kaurismäki /1h20/VOSTF

écran 1 **18:30**

Séance présentée par **Serge Bozon**,
 suivie d'une rencontre avec **Jean-Pierre Mocky**
LA MACHINE À DÉCOUDRE de Jean-Pierre Mocky /1h28

écran 2 **18:45**

Séance présentée par **F.J. Ossang**
CANDY MOUNTAIN de Robert Frank et Rudy Wurlitzer
 /1h30/VOSTF

écran 1 **21:00**

Séance présentée par **Jean-Pierre Mocky**
UN LINCEUL N'A PAS DE POCHES de Jean-Pierre Mocky /2h05

écran 2 **21:00**

Séance suivie d'une rencontre avec **F.J. Ossang**
DOCTEUR CHANCE de F.J. Ossang /1h37/int. – 12 ans

jeudi 8 février

écran 1 **16:00**

SEULS SONT LES INDOMPTÉS de David Miller /1h47/VOSTF

écran 2 **16:15**

L'ALLEMAGNE EN AUTOMNE
 segment de Rainer Werner Fassbinder /26/VOSTF
BAAL de Volker Schlöndorff /1h27/VOSTF

écran 2 **18:45**

Ciné-conférence de **Tanguy Perron**
Mai et juin 1968 : une rébellion ouvrière
LES PROLÉTAIRES DE LA MER de François-Marie Ribadeau,
 Roger Louis et Robert Higgins /17'
LA REPRISE DU TRAVAIL AUX USINES WONDER de Pierre
 Bonneau, Liane Estiez-Willemont et Jacques Willemont /10'

SOCHAUX, 11 JUIN 1968 de Bruno Muel et le Groupe
 Medvedkine de Sochaux /20'

écran 1 **19:00**

Séance présentée par **Pascal Tessaud**
BEAT STREET de Stan Lathan /1h45/VOSTF

écran 2 **20:45**

Hommage à Colette Magny par **Tanguy Perron**,
 en présence d'**Yves-Marie Mahé**
LA CHANSON POLITIQUE DE COLETTE MAGNY
 d'Yves-Marie Mahé /32'

écran 1 **21:00**

Séance suivie d'une rencontre avec **Pascal Tessaud**
 et des **slameurs du 93**
SLAM, CE QUI NOUS BRÛLE de Pascal Tessaud /52'

vendredi 9 février

écran 2 **10:00**

Séance présentée par **Nicolas Chaudagne**
UN ROI À NEW YORK de Charles Chaplin /1h45/VOSTF

écran 1 **12:00**

POINT LIMITE ZÉRO de Richard C. Sarafian /1h37/VOSTF

écran 2 **12:30**

AVOIR VINGT ANS DANS LES AURÈS de René Vautier /1h41

écran 1 **14:00**

Master class **Tony Gatlif**, animée par **Mehdi Benallal**

écran 2 **14:15**

À LA MÉMOIRE DU ROCK de François Reichenbach /11'
À TOUT CASSER de John Berry /1h28

écran 1 **16:00**

Séance présentée par **Tony Gatlif**
GADJO DILO de Tony Gatlif /1h40/VOSTF

écran 2 **16:15**

VENGEANCE de Johnnie To /1h48/VOSTF

écran 1 **18:45**

Séance suivie d'une rencontre avec **Larry Clark**,
 animée par **Stéphane du Mesnildot**
BULLY de Larry Clark /1h51/VOSTF/int. – 16 ans

écran 2 **19:00** avant-première

Séance suivie d'une rencontre avec **Heiny Srour**,
 animée par **Olivier Hadouchi**
THE SINGING SHEIKH de Heiny Srour /10'/VOSTF
L'HEURE DE LA LIBÉRATION A SONNÉ
 de Heiny Srour /1h02/VOSTF

écran 2 **21:15**

Séance suivie d'une rencontre
avec **Natalia Meschaninova**,
animée par **Eugénie Zvonkine**
THE HOPE FACTORY
de Natalia Meschaninova /1h44/VOSTF/inédit

écran 1 **21:30**

Séance présentée par **Larry Clark**
et **Stéphane du Mesnildot**
KIDS de Larry Clark /1h31/VOSTF/int. - 12 ans

samedi 10 février

écran 2 **10:00**

RUDE BOY de Jack Hazan
et David Mingay /2h10/VOSTF

écran 1 **12:00**

THE GREATEST de Tom Gries /1h41/VOSTF

écran 2 **12:30**

Séance présentée par **Stéphane du Mesnildot**
TEENAGE CAVEMAN de Larry Clark /1h26/VOSTF/inédit

écran 1 **14:00**

Séance présentée par **Stéphane du Mesnildot**
KEN PARK de Larry Clark et Edward Lachman
/1h35/VOSTF/int. - 16 ans

écran 2 **14:30**

Lecture de **Notre-Dame-des-Fleurs**
de **Jean Genet** par **Rabah Mehdoui**

Séance présentée par **Nicole Brenez**
GENET PARLE D'ANGELA DAVIS
de Carole Roussopoulos /8'
ANGELA: PORTRAIT OF A REVOLUTIONARY
de Yolande du Luart /1h00/VOSTF

écran 1 **16:00**

Séance suivie d'une rencontre
avec **Jean-Pierre Mocky**
SOLO de Jean-Pierre Mocky /1h29

écran 2 **16:30**

Séance suivie d'une rencontre
avec **Lionel Soukaz** et **Christophe Martet**,
animée par **Stéphane Gérard**
1^{er} DÉCEMBRE 1992 - LES COMMUNAUTÉS S'ENGAGENT
de Lionel Soukaz et Mark Anguenot-Franchequin /1h02

écran 1 **18:15**

Séance présentée par **Jean-Pierre Mocky**
L'ALBATROS de Jean-Pierre Mocky /1h32

hors les murs en Île-de-France

dimanche 21 janvier à 16:00

Les Toiles, Saint-Gratien
LA SOLITUDE DU COUREUR DE FOND
de Tony Richardson
Grande-Bretagne/1962/noir et blanc/1h45/VOSTF/DCP

samedi 10 février à 18:00 Le Sélect, Antony
SAMEDI SOIR, DIMANCHE MATIN de Karel Reisz
Grande-Bretagne/1960/noir et blanc/1h29/VOSTF/DCP

samedi 10 février à 18:00
lundi 12 février à 18:00

Cinéma Jacques Tati, Tremblay-en-France
L'USINE DE RIEN de Pedro Pinho
Portugal/2017/couleur/2h57/VOSTF/DCP

dimanche 11 mars à 16:00 Espace 1789, Saint-Ouen
LA SOLITUDE DU COUREUR DE FOND de Tony Richardson
Grande-Bretagne/1962/noir et blanc/1h45/VOSTF/DCP
Ciné-club présenté et animé par **Fabienne Duszynski**,
enseignante-chercheuse en cinéma

autour du festival

■ **Le Barnum**, espace de restauration et de buvette, est ouvert à partir du mercredi et pour toute la durée du festival. Cette année, c'est l'agence **Mordu !** qui vous y accueille. **Mordu !** est une agence de création culinaire basée à Paris, dont l'objectif principal est d'établir un lien entre art, culture et gastronomie. **Mordu !** c'est de l'événementiel culinaire, un traiteur sur mesure, une plateforme autour du design culinaire qui produit du sens à travers l'alimentation, toute la semaine à Saint-Denis !

■ Dans le hall du cinéma, la librairie **Hors-circuits** vous propose une sélection de dvd et de livres dans le prolongement de la programmation, du vendredi 9 au lundi 12 février.

■ Située en face du cinéma, la librairie **Folies d'Encre** propose tout au long du festival un choix d'ouvrages en lien avec le thème de la programmation.
Folies d'Encre, 14 place du Caquet, 93200 Saint-Denis

■ **HCE Galerie expose des photos de Jonathan Velasquez et Larry Clark du 6 au 20 février 2018**

HCE Galerie et la galerie **Rue Antoine** s'associent pour présenter un ensemble d'œuvres photographiques de Larry Clark et Jonathan Velasquez.

Pendant le festival, la galerie sera ouverte tous les jours de 15:00 à 19:00, vendredi et mardi, jusqu'à 21:00 (voir événements page 9).

HCE Galerie, 7 rue Guibault, 93200 Saint-Denis.
<http://www.hcegalerie.com>. Rens. 06 81 94 63 06

Galerie **Rue Antoine**, 10 rue André-Antoine,
75018 Paris. <http://rueantoine.com/>

calendrier

écran 2 **18:30**

Table ronde :

Comment filmer les mobilisations sociales sous l'état d'urgence (permanent) ?
avec **Mariana Otero, Vanessa Codaccioni, Frédéric Raguénès**, animée par **Tangui Perron**

écran 1 **21:00**

Performance de **Lech Kowalski**
avec les salariés de GM&S
et le groupe **Low Society**

écran 2 **20:30**

Séance présentée par **Dimitri Ianni**
STRAY CAT ROCK: DELINQUENT GIRL BOSS
de Yasuharu Hasebe /1h20/VOSTF

écran 2 **22:15**

Séance présentée par **Dimitri Ianni**
STRAY CAT ROCK: WILD JUMBO
de Toshiya Fujita /1h24/VOSTF

écran 2 **00:00**

Séance présentée par **Dimitri Ianni**
STRAY CAT ROCK: SEX HUNTER de Yasuharu Hasebe
/1h25/VOSTF
STRAY CAT ROCK: MACHINE ANIMAL de Yasuharu Hasebe
/1h22/VOSTF
STRAY CAT ROCK: BEAT '71 de Toshiya Fujita /1h26/VOSTF

dimanche 11 février

écran 2 **10:00**

MYSTERY TRAIN de Jim Jarmusch /1h53/VOSTF

écran 1 **10:15**

SPARTACUS de Stanley Kubrick /3h17/VOSTF

écran 2 **12:00**

LE REBELLE de Gérard Blain /1h38

écran 2 **14:00**

Séance suivie d'une rencontre avec **Paul Blain**
JUSQU'AU BOUT DE LA NUIT de Gérard Blain /1h20

écran 1 **14:30** le petit tarif

Ciné-goûter, à partir de 5 ans
KATIA ET LE CROCODILE de Vera Plívová-Šimková /1h10/VF

écran 2 **16:00**

Séance en présence de **Med Hondo** et **Didier Daeninckx**
LUMIÈRE NOIRE de Med Hondo /1h44

écran 1 **16:15**

Séance présentée par **Asal Bagheri**
RESPIRATION PROFONDE de Parviz Shahbazi /1h26/VOSTF

écran 1 **18:15**

Séance suivie d'une rencontre avec **Larry Clark**,
animée par **Stéphane du Mesnildot**
MARFA GIRL de Larry Clark /1h45/VOSTF/inédit

écran 2 **18:15**

Séance présentée par **F.J. Ossang**
HELL W10 de Joe Strummer /49'/muet
STRAIGHT TO HELL RETURNS d'Alex Cox /1h33/VOSTF/inédit

écran 2 **21:00** avant-première

séance suivie d'une rencontre avec **F.J. Ossang**,
Lionel Tua et **Elvire**, animée par **Michèle Coltery**
9 DOIGTS de F.J. Ossang /1h39

écran 1 **21:00** première mondiale

Séance présentée par **Larry Clark** et **Stéphane du Mesnildot**
MARFA GIRL 2 de Larry Clark /1h16/VOSTF

lundi 12 février

écran 1 **14:00**

L'ÉQUIPÉE SAUVAGE de László Benedek /1h19/VOSTF

écran 2 **16:00**

LA VENGEANCE EST À MOI
de Shohei Imamura /2h20/VOSTF/int. – 12 ans

écran 1 **16:15**

LES ANGES SAUVAGES de Roger Corman /1h33/VOSTF

écran 2 **18:45**

Séance suivie d'une rencontre avec **Patricia Mazuy**,
animée par **Christophe Kantcheff**
TRAVOLTA ET MOI de Patricia Mazuy /1h09

écran 2 **20:45** avant-première

Séance suivie d'une rencontre
avec **Bertrand Mandico**, **Vimala Pons** et **Pauline Lorillard**,
animée par **Olivier Rossignot**
LES GARÇONS SAUVAGES de Bertrand Mandico
/1h50/int. – 12 ans avec avertissement

écran 1 **19:00** entrée libre

Master class **Larry Clark**
animée par **Stéphane du Mesnildot**

écran 1 **21:00** première mondiale

Séance présentée par **Larry Clark**, **Pierre-Paul Puljiz**
et **Stéphane du Mesnildot**
THE SMELL OF US (DIRECTOR'S CUT) de Larry Clark
/1h40/VOSTF/int. – 16 ans

mardi 13 février

écran 2 13:30

Séance présentée par **Eugénie Zvonkine**
LA PETITE VERA de Vassili Pitchoul /2h15/VOSTF

écran 1 16:00

LE REBELLE de King Vidor /1h52/VOSTF

écran 2 17:15

BARTLEBY de Maurice Ronet /1h36

écran 1 19:00 avant-première

Séance présentée par **Marie Anne Guerin**
LES BELLES MANIÈRES de Jean-Claude Guiguet /1h26

écran 2 19:15

Séance en présence de **Pierre-Paul Puljiz**
et **Andres Peyrot**
SANTA MUERTE, VIERGE DES OUBLIÉS
de Pierre-Paul Puljiz /57/VOSTF

écran 2 20:45

Carte blanche à la **Cinémathèque française**
Mai 1968 – Le cinéma est une arme,
présentée par **Samantha Leroy** et **Hervé Pichard**
ACTUA 1 de Philippe Garrel, Serge Bard
et Patrick Deval /6'
SOCHAUX, 11 JUIN 68 de Bruno Muel
et le Groupe Medvedkine de Sochaux /20'
JOURNAL MURAL de Bernard Eisenschitz
et Jean Narboni /9'
CINÉ-TRACTS Collectif /12'
PARIS, MAI 1968 de Charles Matton
et Hedy Khalifat /8'
GRÈVE À LA GARE DE LYON du Collectif ARC /5'

écran 1 21:00

Soirée de clôture en présence de **Larry Clark**,
Jonathan Velasquez et **Eddie Velasquez**,
suivie du concert de **Thisisnotrevolt**
WASSUP ROCKERS de Larry Clark /1h51/VOSTF

écran 2 22:15

FILM SURPRISE

infos pratiques

cinéma L'Écran

place du Caquet, 93200 Saint-Denis

renseignements : 01 49 33 66 88

dionysiennes@lecranstdenis.org

www.dionysiennes.org

f Journées cinématographiques dionysiennes

t @Les_JCD

tarifs de la manifestation

7 € plein tarif

6 € tarif réduit (moins de 21 ans, chômeurs, handicapés,
familles nombreuses, plus de 60 ans)

4,50 € abonnés et étudiants

4 € moins de 14 ans

3,50 € le petit tarif

3 € groupes scolaires et centres de loisirs

Pass festival : 21 €

La Nuit Stray Cat Rock : 4,50 € le film /

13,50 € la nuit

accès

en métro (à 20 minutes de Place de Clichy)

Basilique de Saint-Denis/ligne 13

Le cinéma est situé à la sortie du métro

en tramway (à 30 minutes de Bobigny)

Saint-Denis Basilique/T1

en voiture (10 minutes depuis la Porte de la Chapelle)

A1, sortie n° 3 (Saint-Denis centre)

Parking Vinci/Basilique

INDIGO

INDIGO et L'ÉCRAN VOUS PROPOSENT
4 HEURES DE PARKING POUR 1 euro

1 euro pour 4 heures de stationnement tous
les jours sur toutes nos séances, exclusivement
au parking Basilique Saint-Denis.

Ticket délivré à la caisse du cinéma lors de l'achat de votre place.

remerciements

Nous remercions chaleureusement :

Laurent Aknin / Asal Bagheri / Mehdi Benallal / Paul Blain / Serge Bozon / Nicole Brenez / Larry Clark / Vanessa Codaccioni / Michèle Collet / Didier Daeninckx / Stéphane du Mesnil / Fabienne Duszyński / Elvire / Tony Gatlif / Stéphane Gérard / Marie Anne Guerin / Olivier Hadouchi / Med Hondo / Dimitri Ianni / Christophe Kantcheff / Lech Kowalski / Samantha Leroy / Pauline Lorillard / Low Society / Yves-Marie Mahé / Bertrand Mandico / Christophe Martet / Patricia Mazuy / Rabah Medahoui / Natalia Meschaninova / Jean-Pierre Mocky / F.J. Ossang / Mariana Otero / Andres Peyrot / Hervé Pichard / Vimala Pons / Pierre-Paul Puljiz / Frédéric Raguénès / les salariés de GM&S / Lionel Soukaz / Heiny Srour / Pascal Tessaud / Lionel Tua / Eddie Velasquez / Jonathan Velasquez / Dork Zabunyan / Eugénie Zvonkine

ainsi que :

Yves Adler / Victor Bournerias / Aurélie Cardin / Florie Cauderlier / Mathieu Col / Amel Dahmani / Clémentine Derouille / Fabienne Duszyński / Lili Hinstin, Anna Tarassachvili et EntreVues Belfort / Pierre Eugène / Fabienne Moris et le FIDMarseille / Hélène Fleckinger / Michel Lipkes / Eva Markovits / Annie Maurette / Lisa Merleau / Sébastien Monceau / Diane Pernet / Sophie Rénaut / Margaret Reville / Emmanuel Rossi / Delphine Spire / Derek Woolfenden

les archives et les institutions pour leurs concours :

Aurélien Durr et les Archives départementales de la Seine-Saint-Denis / Hannah Prouse et le British Film Institute / Laura Cohen et le Centre audiovisuel Simone de Beauvoir / Nicolas Marquis et la Cinémathèque de Bretagne / Alix Quezel-Crasas et La Cinémathèque de Toulouse / Emilie Cauquy, Matthieu Grimaud, Anne Lebeau, Bernard Payen et la Cinémathèque française / Fabien Gaffez et le Forum des images / Yvonne Varry et Gaumont Pathé Archives / Cécile Verguin et l'équipe de l'Iconothèque de la Cinémathèque française / Dies Blau et l'Institut national de l'audiovisuel

les ayants droits :

Emmanuel Atlan et Les Acacias / Lucie Daniel et Ad Vitam / Renaud Davy et ARP / Bastien de Sordi et Arte / Francine Derouille et l'Atelier Robert Doisneau / Paul Blain / Tiana Rabenja et Les Bookmakers / Maxime Grember et Ciné-Archives / le Collectif ARC / Eric Likhaitzky et Contemporary Films / Alex Cox / Claire Perrin et Diaphana / Emmanuel Chaumet, Louise Rinaldi et Ecce Films / Sonia Durand-Khalifat / Bernard Eisenschitz / Marie Vachette, Gérard Vaugeois et Les Films de l'Atalante / Christophe Calmels et Films Sans Frontières / First Creative Union / Philippe Garrel / Isabelle Sadys et Gamma Rapho / Véronique Samarcq et Impex Films / Matthieu de Laborde et Iskra / Frédérique Ros et Les Films du Jeudi / Brice Legrand et Les Films du Losange / Anne-Laure Morel et Les Films du Paradoxe / Claudine Kaufmann / Sylvie Matton / Mathieu Berthon et Météore Films / Mocky Delicious Products / Albertine Fournier, Gérard

Lacroix et Morgane Production / Jean Narboni / Mami Furukawa et la Nikkatsu Corporation / Morgane Cadot et Park Circus Films / Delphine Mantoulet et Princes Production / Océane Jubert et Pyramide Distribution / Odile Allard et Revolt Cinema / Charlotte Roul et Solaris Distribution / Mélissa Martin et Swashbuckle Films / Carole Chassaing et Tamara Films / Camille Calcagno et Tamasa / Marie Herrmann et Temps Noir / Gaël Teicher et La Traverse / Constance Penchenat et TS Productions / Kristel Cascailh, Lucie Plumart et UFO Distribution / Renaud Maupin et The Walt Disney Company France / Véronique Minihy, Lucie Grémont et Warner Bros / Émilie Chatelan et Wild Bunch

nos partenaires :

Isabelle Boulord, Yohann Nivollet et le Conseil départemental de la Seine-Saint-Denis / Didier Coirint, Virginie Leprince et l'équipe de la Direction des affaires culturelles de la ville de Saint-Denis / les Services municipaux de la ville de Saint-Denis / Christian Borghino, Tifenn Martinot-Lagarde et la DRAC Île-de-France / Olivier Bruand et la Région Île-de-France / Nicolas Chaudagne, Didier Kiner, Lou Piquemal et l'équipe de l'ACRIF / Xavier Grizon, Vincent Merlin et Cinémas 93 / Sylvie Labas et l'équipe de la librairie Folies d'Encre de Saint-Denis / Stéphanie Heuze, Patrice Lamare et Hors-circuits / Zoé Guilbert, Élodie Nour et l'équipe de Mordu ! / Suzanne Hubert, Georges Quidet et HCE Galerie / Sophie Rénaut et la galerie Rue Antoine / Carine Bach, Olivier Bach, Patrice Verry et Bach Films / Louisa Fourage, Tanguy Perron et Périphérie / Étienne de Ricaud, Nader Takmil Homayoun et l'équipe de Cinéma(s) d'Iran / Kamal El Mahouti, Emma Raguin et l'équipe du PCMMO / Roméo Calenda, Célestin Ghinea et l'Association Super 8 / Léo Victor-Pujebet et l'association Horschamp – Rencontres de Cinéma / Valentin Payraud et l'association Polychrome / Luigi Magri et le Cinéma Jacques Tati de Tremblay-en-France / Marguerite Hème de Lacotte, Elsa Sarfati et l'Espace 1789 de Saint-Ouen / Christine Beauchemin-Flot et Le Sélect à Antony / Séverine Rocaboy et Les Toiles de Saint-Gratien / Olivier Rossignot et *Culturopoing* / Simon Delpirou et *Les Inrockuptibles* / Renaud Creus et *Mediapart* / Laurent Laborie et *Politis* / Matthieu de Jerphanion et Radio Nova / Audrey Grimaud et ToutelaCulture.com

Crédits photographiques :

Bartleby : © Ina / *Docteur Chance* : photos Christian Bamale / *Lumière noire* : © Atelier Robert Doisneau / *Marfa Girl 2* : photo Jessica Lutz / *Les Prolétaires de la mer* : © Ina / *The Smell of Us* : photos Sébastien Bossi /

L'Écran

l'équipe

Fondateur des Journées cinématographiques

dionysiennes : Armand Badéyan

Directeur de L'Écran : Boris Spire

Responsable de programmation : Olivier Pierre

Assistant de programmation : Vincent Poli

Chargée de production : Réjane Mouillot

Assistante de production : Angèle Pignon

Stagiaires : Victor Courgeon et Ambre Veau

Responsable jeune public : Carine Quicelet

Médiateur culturel : Aymeric Chouteau

Programmation de L'Écran et relations publiques :

Catherine Haller

Adjoint technique et administratif : Laurent Callonnec

Secrétariat : Arnaud Robin

Attachée de presse : Géraldine Cance

Interprète : Massoumeh Lahidji

Sous-titrage : François Minaudier

Photographe : Karim Benramdane

Décoration : Clément Le Pallec

Caisse et accueil du public : Fabiola Calvani,

Rémy Roussel, Marie-Michelle Stéphan, Merouan Telli

Projection : Emma Cogan, Renaud Gombrowicz,

Nicolas Lafaye et Johnattan Larguille

programme

Textes et iconographie : Olivier Pierre

assisté de Victor Courgeon

Relecteur : Gérard Haller

Conception du visuel : Seb le Bison

Conception graphique : Anabelle Chapô

Impression : Typoform



INDIGO

